

Déporté à Dachau

Témoignage de Louis Receveur

1ère partie : **De Saint Stail à Dachau**

I N T R O D U C T I O N

Il arrive parfois que ma main plonge dans un de mes tiroirs pour saisir un simple cahier d'écolier déjà marqué par la patine du temps. Si vous l'ouvrez, poussé par une saine curiosité, vous partirez à la découverte de rapports de police ayant trait à la réglementation, aux infractions et à la verbalisation.

Ce sont des notes écrites de la main de mon père en vue de futurs examens pour l'obtention d'un grade et monter ainsi dans la hiérarchie de la police parisienne. Titre en gothique, sous-titre à la ronde, une brave plume sergent major essaime des pleins et des déliés à vous faire damner un saint. Papa avait tout simplement une écriture de ministre. Peut-être un esprit un peu chicaneur trouvera les boucles un peu trop fantaisistes, des circonvolutions et quelques fioritures qui peuvent passer pour une pointe de prétention mais moi son fils, je trouve son travail de premier ordre. Lisant ma correspondance écrite avec des pointes "bic", il m'arrive de me poser la question : "tiens-tu l'écrit dans le bon sens" ?

Je le revois, écrivant à sa table, le Larousse toujours posé à ses côtés même lorsqu'il s'adressait à sa mère. Sans cesse il cherchait le mot le plus juste et l'expression la plus imagée. De solides connaissances masquaient une instruction bien modeste.

A travers ce pieux recueil, je retrouve les grandes qualités de celui qui m'a donné son nom : la franchise, la droiture, l'honnêteté dans toute son intégralité alors que dans notre société actuelle règnent la magouille, le piston et le système D. En fin de carrière, papa s'était élevé au grade d'Inspecteur Principal. De par sa position, à condition que le contrevenant ai été correct avec l'agent il faisait "sauter" des contraventions à la demande d'amis ou relations. Un jour, mon frère Ange, fût verbalisé dans le propre secteur du paternel : une histoire de vélo. Il avait dix huit ans. Non seulement il paya de ses propres deniers l'amende, mais le soir à la maison il essuya l'engueulade du chef de famille. Pauvre papa ! Voici près de trente ans que tu nous as quitté bien prématurément.

Arrivé à la soixantaine, il m'est venu l'idée de laisser à mon tour un écrit destiné à mes enfants et petits-enfants. Je possédais le sujet : ma déportation. Rassurez-vous, ce n'est ni un message, ni une philosophie. Je vous dépeindrai le plus fidèlement possible ma vie concentrationnaire. Je n'ai qu'un souhait : que l'intérêt de ce récit l'emporte sur la richesse du style. Cela expliquera en sorte le peu de souplesse de mon caractère. Malgré les années passées il reste des séquelles d'ordre moral et bien souvent, parlant des choses de la vie, mon optique est souvent différente de celle de la majorité.

Les camps d'extermination n'avaient rien à voir avec les voyages organisés d'aujourd'hui, chacun le sait. Beaucoup ont voulu expliquer, l'implicable. Seul, m'entendez-vous, un compagna de baigne peut me comprendre. Double rescapé de cet enfer, je n'ai jamais pu retrouver pleinement mon ancienne personnalité ; toute ma vie, je m'en suis rendu compte, certains de mes proches ont sans doute souffert de cet état et je leur en demande pardon.

Si plus tard ce cahier dort dans un fond de tiroir de ma descendance, je serai pleinement heureux, le but recherché étant atteint.

Hayange, le 29 janvier 1981.

A handwritten signature in cursive script, appearing to be 'R. J.', written in dark ink.

24 SEPTEMBRE 1944

Après quatre années de privations et de sacrifices passées sous la botte allemande, la France se refaisait une santé. NANCY libéré, l'ennemi n'occupait plus qu'une partie de la LORRAINE, les VOSGES, l'ALSACE et la trouée de BELFORT. Les troupes, arc-boutées sur les contreforts des VOSGES délivraient un ultime combat avant le repli prévu aux anciennes frontières.

Depuis trois semaines, le front se stabilisait le long d'une ligne allant de BACCARAT à BADONVILLERS. Chacun de notre région, pensant à l'avance des Alliés se disait : "mais qu'est-ce qu'ils foutent" !

Je venais d'avoir mes vingt trois ans, exactement le dix huit du même mois. J'étais un solide gaillard bien en muscles sortant du Régiment de Sapeurs-Pompiers de PARIS où sous son drapeau, j'avais passé trois longues années de ma jeunesse. J'avais quitté l'armée à la suite d'un ennui pulmonaire : une petite lésion, côté droit, due à la sous-alimentation, à l'excès de bains de soleil et plus vraisemblablement à un chaud et froid, lors des sorties de nuit de nos interventions.

Un accident avaient assuré les docteurs. Un pneumo-thorax efficace hâtait ma guérison. Pour parfaire ma santé, j'étais venu chez mes grands-parents maternels, dans mon pays natal, à RAON-l'ETAPE, au confluent de la PLAINE et de la MEURTHE. L'air y est très sain. La ville est cernée par deux petites chaînes de montagnes couvertes de grands épicéas et par la magnifique vallée de CELLES vous pouvez accéder au pied du DONON.

Quelques mois après mon arrivée, maman en accord avec mon père, était venue me rejoindre quittant son logement de ROMAINVILLE dans la banlieue parisienne. Nous vivions donc à quatre dans une coquette maison construite par mon grand-père Louis, maçon de son état aux papeteries des Châtelles, une entreprise assez conséquente et importante, employant plusieurs centaines d'ouvriers dans laquelle grand-père a consacré plus de cinquante années de labeur, un fait sans doute très rare de nos jours.

Il était un de ces petits Italiens, qui avant la grande guerre venait chercher du travail en FRANCE, quittant sa famille à l'âge de treize ou quatorze ans, en compagnie d'un frère aîné. Un oncle les hébergeait. Puis il s'était marié avec grand'mère Clémentine, de souche alsacienne, née à BOURG-BRUCHE, un petit hameau près du CLIMONT. En 1916, il avait fait son devoir en allant combattre l'Autrichien dans le TRENTIN. Revenu de cette guerre qui lui avait coûté la vie de son fils aîné, porté disparu sur le même front, il n'avait jamais remis les pieds depuis en ITALIE.

Naturalisé Français en 1933, il était de taille moyenne, sec comme un sarment de vigne, vif et nerveux, plus solide qu'il n'y paraissait au premier abord. A 65 ans il manipulait assez facilement des sacs de ciment. Il avait le visage mangé par le soleil, les cheveux coupés très courts, un nez imposant au-dessus de la moustache et surtout des yeux pleins de malice. Très connu dans le quartier et très estimé, on l'appelait soit Louis, soit le père CROSTA.

Été comme hiver, il portait des pantalons de velours côtelé, couleur ciment ; des pincettes à vélo en fixaient le bas même si la bécane reposait rangée à la cave. La taille était prise dans une longue ceinture de flanelle qui emprisonnait les reins. Il parlait assez mal le français en l'écorchant et je crois que son italien devait être tout aussi déplorable.

A table il mangeait peu : fâché avec la pomme de terre, base de la nourriture du Vosgien, il condescendait à avaler des pâtes mais accompagnées de sauce tomate et de parmesan. A propos de la viande il la préférait plutôt crue, surtout les tranches de foie. Volontiers, il gobait les oeufs en les perçant avec une épingle. La coquille intacte, il la replaçait dans le panier et ainsi grand'mère avait la surprise d'avoir un oeuf bien léger ; mais elle n'était pas dupe bien longtemps, connaissant la combine. Le matin, une fois levé, il avalait une mixture, moitié café, moitié vin, dans un gros bol garni de huit à dix morceaux de sucre. Le dimanche, sur le coin de la cuisinière à bois, mijotait le pot-au-feu. Il prenait une assiette creuse, taillait des lamelles de pain dedans, puis versait le bouillon et un grand verre de vin.

En été, au jardin, il cueillait une belle tomate, l'essuyait avec la paume de sa main, remontait à la cuisine chercher du sel pour la soupoudrer et la croquait ensuite tout simplement. Par contre, il appréciait énormément la vigne du Seigneur, un veau qui tête bien disait de lui ma grand'mère. Trois ou quatre litres étaient sa ration journalière, qu'il supportait sans sourcilier. Parfois, un jour de fête par exemple, en fin de soirée, des chants italiens sortaient de la cave où il bricolait. Nous étions fixés. Il avait dépassé la mesure habituelle pour atteindre l'état euphorique. Cependant, je dois avouer que je l'ai toujours vu remonter les escaliers très raides de la cave, tout seul, comme un grand, sans tomber ni même trébucher.

Heureusement il se dépensait énormément, pas un jour de repos. Hors de l'usine il avait constamment une bricole à monter, soit un mur, soit une buanderie ici ou une chaudière par là pour des particuliers. Il fabriquait de grandes potiches avec des cailloux blancs ramassés au bord de la Meurthe ou en forêt. Certaines de ses oeuvres montent la garde dans les deux cimetières de notre ville.

Grand'mère Clémentine était une petite femme, mais attention, aussi large que haute. Le visage fin, une rangée de petites bouclettes frisotées et brillantinées lui dissimulait les rides supérieures du front, alors que le reste des cheveux était pris en un chignon. Jamais je ne l'ai vu grisonner ou blanchir. Dans sa jeunesse passée dans un quartier de SENONES, dans la vallée du Rabodeau, on l'appelait la poupée du Moulin du Houx et je crois que ce titre n'était pas usurpé. Dans la rue, elle poussait une petite charrette en osier à quatre roues, pleine de ravitaillement, la poignée à hauteur de poitrine. Son allure et sa marche me la faisaient reconnaître de loin. Chaussée de chaussons pris dans des caoutchoucs, il lui arrivait de partir en commission avec un simple filet à provisions, qui au retour, traînait presque à terre. Plus que travaillé, elle a trimé. Tout en élevant trois enfants elle avait passé ses veillées à faire du tulle. Toute l'année elle accomplissait de longues journées chez les notables du pays comme femme de lessive. Elle lavait le linge du docteur, du notaire, du directeur d'école, du directeur d'usine. Ce travail dur et pénible elle le faisait dans la vapeur, le chaud ou le froid suivant la saison.

Elle s'occupait de l'immense jardin entourant la maison, grand'père bêchait arrêtant là son jardinage. Grand'mère prenait la relève en semant, sarclant, repiquant et arrachant. L'élevage d'une cinquantaine de lapins faisait partie de ses attributions. Elle tenait bien le coup grâce à une santé de fer et un appétit insatiable. Levée de très bonne heure, elle prenait son café avec du fromage de tête ou un morceau de lard frais. Pour midi, elle cuisinait un solide repas auquel elle faisait grand honneur. A seize heures, elle n'était pas chiche d'ouvrir une boîte de sardines pour elle seule, et le soir cuisait une casserolée de pommes de terre accompagnée d'une andouillette ou de quarante centimètres de boudin. En dépit de ses deux dents, tout passait, le dur comme le mou. Chaque six mois elle se payait une indigestion ou bien une crise de foie. Bien remise, elle était tranquille pour les six autres mois de l'année.

Elle commandait le charbon, faisait venir le scieur de bois, achetait les pantalons de grand'mère, payait les impôts, allait discuter à la perception ou à la mairie malgré son manque d'instruction. Car à part les enterrements, grand'père ne dépassait jamais le bout de la rue, juste une fois par semaine, le samedi, pour aller se faire raser, et je crois que s'il avait pu envoyer sa femme à sa place, il l'aurait fait.

Analphabète, lui faire signer un papier était toute une affaire d'Etat. On lui apportait les lunettes, la plume et lettre par lettre, après bien des difficultés, non sans mal, on arrivait à deviner son nom, et chaque fois il sortait grandi de cette redoutable épreuve.

Tels étaient les deux bons vieux que j'aimais profondément. Quand à ma mère vous la connaissez.

A vingt quatre kilomètres de RAON, vivait dans les Hautes Vosges, près du COL du HANTZ, la branche paternelle les RECEVEUR-VUILLAUME. Etablis depuis une quarantaine d'années à ST-STAIL, petit village de 250 âmes, ils s'adonnaient au commerce. Accolé à une autre commune de même importance,

GRANDRUPT, formant un tout allongé le long d'un ruisseau à truites c'était un bloc merveilleux enfoui dans un trou au bord duquel venaient y mourir de belles forêts de sapins. A part la vieille route qui menait au Château St-Louis et n'allait pas plus loin, il n'y avait que des chemins de terre communaux à forte pente. La route venant de SENONES se perdait dans le dédale des maisons du village. Ce coin tranquille et paisible semblait retiré du reste du monde ; seul un car le desservait une fois par semaine, le lundi. En pleine guerre, pendant des mois, aucun uniforme allemand, à croire que le pays n'était pas indiqué sur les cartes d'état-major.

La famille RECEVEUR-VUILLAUME y régnait. Mon grand'père, Joseph RECEVEUR, et mon oncle Jean VUILLAUME, son gendre, avaient été maires de la commune, lieutenants de pompiers, présidents des Anciens Combattants et du Comité Agricole, de la Société des Chasseurs et j'en passe...

La maison la plus imposante du village, la nôtre, se composait d'une boulangerie-épicerie, d'un café, d'une salle de danse, d'une cuisine, d'une grande salle à manger, et de dix chambres sans compter les dépendances, le fournil, les écuries, les granges et les greniers, de quoi s'y perdre. Quatre générations y vivaient.

Ma grand'mère Irma, née DECIEUX, alors âgée de 70 ans, avait eu cinq enfants dont mon père Ange RECEVEUR-DECIEUX, un patronyme à prédestination. Cette femme aux formes imposantes "régentait". Ses enfants lui disaient vous et ses petits enfants "maman Irma", le mot grand'mère étant banni. Très alerte, elle servait en alternance avec sa fille Jeanne au magasin. Elle cuisinait surtout les banquets lors d'un mariage ou d'un enterrement au pays. Le plus humble en ces temps-là ne manquait pas dans la joie ou la tristesse de retenir table chez RECEVEUR.

Sa fille, ma tante Jeanne, avait tout de la paysanne ; le cheveu raide, pas un brin de coquetterie, elle était la plus mal fagotée de mes tantes. Mais comme elle avait un bon fond je vivais en bons termes avec elle. Son mari, Oncle Jean, grand, sec comme un coucou avait les cheveux blancs. A quarante ans déjà, il grisonnait. Revenu après quatre ans de guerre passés dans l'artillerie, malade, toussant et crachant il prenait des cachets ou des pilules à longueur de journée. Eternel ronchon il ne pouvait dire deux mots sans des "non de non de Bon Dieu". En dépit de ces apparences peu flatteuses, il possédait un cœur d'or, je l'aimais beaucoup. Vêtu d'un pantalon et d'une veste de chasse, il ne s'occupait que du train de culture : deux champs de pommes de terre, deux de seigle et des jardins. Il soignait le cheval, la vache, le cochon, les lapins, la basse-cour et les chiens de chasse. Quand il se sentait d'attaque, à l'aide d'un commis agricole, il charroyait le bois coupé en forêt.

Situé à 550 mètres d'altitude, ST-STAIL a des hivers excessifs et rigoureux, durant près de cinq mois. En plus du chauffage de la maison, le four de la boulangerie dévorait une grande quantité de bois pour la cuisson du pain.

Il n'abattait pas beaucoup de besogne. Par contre assez habile de ses mains, dans son atelier de menuiserie il réparait les outils abîmés, les charrettes, mais en prenant bien soin de prendre tout son temps ! les boutiques

de vente étaient pour lui zone interdite. Il ne s'y rendait furtivement que pour prendre dans un placard son tabac, incapable de dire exactement le prix du kilogramme de pain ou celui de la bouteille de vin. Attablé dans son café avec ses amis, il était le consommateur et non le patron. Il appelait sa belle-fille Raymonde pour servir et encaisser. Il aimait s'attarder à table en racontant des histoires de chasse ou de la guerre de 1914 que je connaissais par coeur.

Mon cousin, Jean VUILLAUME, était mon cadet d'un an. Comme je passais chaque année deux mois de vacances dans notre famille, il était plus un frère qu'un cousin. Plus petit que moi, et moins épais, dans les jeux de lutte il fallait compter sur sa force. La boulangerie étant son domaine, tous les jours il sortait deux à trois fournées de pain si bon que les gens de la ville, de passage, en rapportaient chez eux. Le jeudi il cuisait le pain de seigle. Le four éteint, il préparait son bois en le fendant à la masse et à la hache. Il torréfiait aussi le café vert acheté par grand'mère et son mélange de première qualité avait son succès. Raymonde, sa femme, ancienne ouvrière de la PETITE-RAON lui avait donné un garçon, Jean-Marie, mon filleul. Tout en élevant son enfant en bas âge, elle servait enrenfort où sa présence l'exigeait ; toute jeune, elle s'était intégrée, et on pouvait compter sur elle.

Mon frère Ange dit Tatange, mon cadet de seize mois, requis par le travail obligatoire en Allemagne, avait quitté PARIS, pour se cacher à ST-STAIL où il passait complètement inaperçu aux yeux des autorités allemandes. Nourri et logé par la parenté, il rendait de menus services en coups de main ; il n'y avait jamais assez de bras pour tout faire dans cette grande maison. De temps à autre, il descendait en vélo à RAON pour nous rendre visite. Avec Jeannot il était entré au maquis de GRANDRUPT. Un jour avec Oncle Jean, son cheval et une charrette, nous étions allés les ravitailler en pain à la ferme du PRE-BONJOUR, PC de la résistance. Le maquis dissous, tous deux étaient revenus à la maison.

En plus, un pensionnaire italien, du nom de STRADA, petit mais trapu, graniteur dans une carrière, habitait chez nous depuis une dizaine d'années. Il payait une pension dérisoire compensée par des services. L'ayant toujours vu là, on ne savait plus s'il était de notre famille ou s'il faisait partie du mobilier. Quelques années avant, j'avais perdu mon grand-père Joseph, mort à la suite d'une congestion pulmonaire attrapée en passant une nuit d'hiver dans la neige au pied d'un sapin, en train de cuver son vin.

Nous étions sans nouvelles de mon père libéré à PARIS. Etait-il vivant ? Comment se débrouillait-il seul ? Comme beaucoup nous étions une famille dispersée.

Après plusieurs jours passés à ST-STAIL, j'avais décidé de partir de bonne heure à pied pour me rendre à RAON de façon à arriver pour le déjeuner chez mon oncle. Emile, un frère de ma mère, et tante Lulu, sa femme, qui tenaient le café de l'EST à MOYENMOUTIER. J'étais impatient de revoir maman et une jeune raonnaise, une rousse pleine de tâches de rousseur, du nom de Jeanne BARLIER que vous avez reconnue en la personne de votre mère ou grand'mère.

Nous étions le 24 septembre 1944. Très tôt un beau temps annonçait une journée splendide.

Après les avoir saluées, je quittais ma famille et marchais allègrement sur la route de GRANDRUPT. Je portais un pantalon bleu et une veste de marin de même couleur faite d'un drap épais. En plus de sa qualité de tenir chaud elle était très pratique, une fermeture éclair glissant sur le devant. Une musette de soldat, passée en bandoulière sur l'épaule, contenait un peu de ravitaillement : une boule de pain de seigle, un kilogramme de beurre, trois livres de truites pêchées la veille entourées de feuilles de chou pour les tenir au frais et deux paquets de chique, un cadeau royal destiné à mon grand-père Louis. Je dis bonjour à plusieurs fermiers et m'arrêtais à la dernière maison du pays, car sur le seuil, se tenait un ami Maurice KOPEL. "Où vas-tu Loulou de si bonne heure ?" me demanda-t-il. "Mon vieux Maurice, je descends à RAON, au devant des Amerlocks" dis-je en riant. Méfie-toi me dit-il. Qu'avais-je à craindre ? A ma connaissance, les Allemands n'avaient arrêté que six jeunes gens de RAON, qui avaient planté, malgré l'interdiction, un drapeau bleu, blanc, rouge, le jour du 14 juillet. J'avais des papiers parfaitement en règle, et surtout une attestation stipulant que l'on me soignait pour une tuberculose. Ne faisant pas partie de la résistance j'avais la conscience tranquille. Je quittais Maurice en prenant la route de SENONES, et comme elle descendait, en bonne forme, j'accélérais le pas.

Qu'il faisait bon de marcher parmi les ombrages des sapins et des noisetiers ! La digitale avec ses belles clochettes mauves était en pleine floraison. En contre bas, le ruisseau m'accompagnait dans un murmure en gazouillant tandis que des geais bavards signalaient ma présence. Bien que masqué par des arbres, j'arrivai à la grande carrière de granit. Un concert se donnait ici en plein air. Les sons aigus des massettes sur les burins se poursuivaient, se rejoignaient pour repartir mêlés aux sons plus graves des marteaux frappant directement le granit. En m'éloignant le bruit s'estompa peu à peu. J'étais rendu aux "Basses", un endroit encaissé, invisible au pied d'un grand ravin descendant sous la route. Là le ruisseau a forcé et change d'humeur. Il prend de la vitesse, fait des sauts de cabri, des galipettes, en formant des cascades. Puis il se rue contre de grosses pierres de granit en grondant de colère. Trente minutes plus tard je délaissai la grande route, et mes pas prirent un petit sentier, un raccourci qui me menait à travers bois au Moulin de la Rochère. Atteignant la lisière, je ne sais encore pourquoi, je m'arrêtai à l'orée. Je scrutai le paysage découvert des grandes fourrières herbues.

A ma stupéfaction moi qui n'avais jamais rencontré âme qui vive sur ce chemin, j'aperçus à une centaine de mètres, une patrouille allemande déployée en tirailleurs, le fusil à la main. Que cherchaient-ils ? Peut-être un maquisard blessé ? Je pouvais encore faire demi-tour et m'éloigner. Après un temps de réflexion, je jugeai mon idée absurde, n'ayant rien à voir avec eux, je sortis tranquillement d'un pas assuré, mais l'oeil aux aguets. Deux minutes plus tard, un soldat me vit, gueulant un "halte" retentissant, tous les fusils pointèrent dans ma direction. Je sortis un mouchoir de ma poche, le brandissait énergiquement, et allai à leur rencontre.

Un sous-officier me fouilla sommairement, fouina dans ma musette, me fit comprendre qu'un officier contrôlerait mes papiers. Il donna des instructions à un soldat, dont je dus emboîter le pas. Nous nous rendîmes jusqu'à la maison des "ROPP" située à la sortie de la PETITE-RAON et rejoignis trois personnes, gardées à vue par une sentinelle. Nous devions attendre. Ce fût le point de départ de mon odyssée.

EN ROUTE POUR L'INCONNU

J'avais questionné en vain mes compagnons d'infortune. Une bonne heure passa quand déboucha du virage assez sec de l'étang, une colonne de civils encadrée par une troupe de SS en armes. Combien étaient-ils ? Difficile à juger mais plusieurs centaines assurément. Quand ils furent à notre hauteur je reconnus des gens de la PETITE-RAON, un feldwebel nous donna l'ordre de prendre la queue du convoi. En cours de route j'eus l'explication : toute la population mâle de la PETITE-RAON était prise en otage à cause d'un parachutage d'armes effectué deux jours avant au-dessus du pays.

Nous passâmes aux "Chacheux" devant les scieries du Zouave et de chez Colin. A l'entrée de BELVAL, le parc du château de NANCEE nous accueillit. Sous la garde de fusils mitrailleurs en position de tir, un interprète SS parlant un excellent français sans accent, invita les gens qui avaient participé au parachutage, à se dénoncer. De temps à autre, une sentinelle venait chercher un homme pour l'interroger au Château. Dans l'après-midi, une seconde colonne aussi importante fit son entrée. On y reconnaissait des gens de MOUSSEY, du HARCHOLAIS, de QUIEUX, du SAULCY et du MONT ainsi que des hommes du PUID et du VERMONT, villages pourtant situés de l'autre côté de la grande route. Au PUID quelques maisons avaient été incendiées.

En fin de journée ce fût à mon tour d'être interrogé. Etranger au pays, après explication et contrôle, je ne doutais pas un seul instant de ma future libération.

J'entrai dans une très belle pièce, un salon occupé par plusieurs officiers SS. On me poussa vers l'un deux fumant un cigare. Je sortis mes papiers lui disant que j'étais de passage. Mon livret militaire prouvait que j'étais domicilié à ROMAINVILLE et mon carnet de soins officiel attestait une invalidité à 100 % ; un inactif qui se soignait, seule occupation, la pêche. Je lui montrai mes truites. M'ayant écouté, il me croyait, mais à ses yeux je devais être au courant, soit du maquis, soit du parachutage car dans les villages tout se sait à la longue. D'un ton assez sec, énervé, j'affirmais que je n'étais informé de quoi que ce soit. Un subalterne en deux pas fût sur moi, le poing levé, prêt à me frapper ; son supérieur d'un geste l'arrêta. Tu ne sais

rien et tu ne veux pas parler ! Bien ! tu resteras avec les autres. Je rejoins mes compagnons.

Nous étions persuadés, et moi le premier, que nous irions construire des barrages anti-chars, soit au COL DU HANTZ, soit en ALSACE. Je cassai une petite croûte avec une tartine de pain de seigle beurrée. La nuit vint, on nous parqua dans les dépendances et nous essayâmes de dormir par terre, le plus confortablement possible. Cette nuit fût bien longue. Au matin un ordre nous rassembla. Les moins de dix huit ans et les plus de cinquante cinq ans devaient sortir des rangs : ils seraient libres. Marcel HOUEL, cousin germain de mon père, et exploitant forestier à MOUSSEY, ne se fit pas prier.

A mon grand regret, je n'avais pas réussi à prendre contact avec lui. Par contre, Robert, un frère à ma cousine Raymonde, se tenait près de moi. Il avait tout juste dix huit ans mais ne les paraissait pas. Il faisait deux ans de moins que son âge. Petit et fin, un cartable sous le bras, il pouvait passer pour un écolier. Je lui conseillai de tenter le coup mais comme il était craintif et timide, je dus le pousser, aidé par ses amis. Les Allemands furent bernés et à son soulagement il put retrouver sa famille.

Au milieu de vociférations, de coups de crosse, notre troupe se mit en colonne. Quelques SS avaient dégainé ; révolvers au poing ils s'activaient à nous mettre en bon ordre. Le portail du Château s'ouvrit ; encadrés de chaque côté d'un cordon SS nous prîmes la direction de BELVAL. Avant notre départ d'un voix terrible, nous étions prévenus que toute évasion se paierait avec la mort . (sic)

BELVAL, dernier village avant la frontière nous guettait. Alertée, toute la population attendait notre passage sur les bords de la route. Elle essayait de faire parvenir à certains hommes du convoi des paquets, des vêtements, des musettes remplies et même des capuches de pluie. Certains SS jouant de la crosse, les colis étaient lancés dans les airs vers leurs destinataires. D'autres gardes plus humains, les remettaient discrètement. Les hommes de BELVAL nous accompagnaient en nous disant des mots d'encouragement tandis que leurs femmes, mouchoir à la main versaient de chaudes larmes. Dès les premiers lacets du col, le village disparut. Une demi-brigade de SS fermait la marche tenant plusieurs chiens-loups en laisse. Nous franchîmes le COL DU HANTZ puis la frontière ; nous arrivions en ALSACE. Le premier village alsacien se nommait ST-BLAISE-LA-ROCHE. Les boutiques écrites en Allemand, dans la rue principale une population muette et atterrée nous suivait des yeux. Nous sentions qu'elle était de tout coeur avec nous. Près de moi, un jeune SS rondouillard, fier comme Artaban, le doigt sur la gâchette paraissait, nous désignant comme terroristes.

Quelques kilomètres plus loin, à FOUDAY, nous entrâmes dans une usine abandonnée ; à l'entrée une fusillade éclata dans mon dos ; je me retrouvai sans comprendre dans l'ancienne logette du concierge, poussé par l'instinct de conservation. Sa botte ayant buté sur un obstacle, mon fanfaron de SS s'était étalé de tout son long ; sa mitrailleuse avait craché une giclée de balles nous paniquant mais plus encore, une rangée d'officiers, qui elle, était en plein dans la ligne de tir. La providence fût avec lui car la rafale ricocha sur des bordures en granit et s'éparpilla dans tous les azimuts : une peur terrible mais pas de mal.

Relevé et penaud, blanc de peur, il fût réprimandé de première par ses chefs. Il dût y avoir des sanctions à la clé et adieu la permission escomptée.

Enfermés dans l'usine, nous pouvions circuler librement. Tard dans la soirée, un gars que je connaissais vaguement me toucha deux mots en vue d'une évasion. Perplexe je refusai. Un mois et demi plus tard je le revis ; effectivement il avait réussi sa cavale avec deux autres mais le trio s'était fait reprendre par une patrouille à la frontière sur les hauteurs de MOUSSEY. Une séance de schlague à coups de tuyaux de plomb leur avait été administrée.

Ayant peu dormi, au matin nous reprîmes la route. J'avais jeté mes truites qui commençaient à tourner. Heureusement le temps se maintenait au beau fixe. J'étais en tête de la colonne de six cents individus. Menant la marche, au premier rang, se tenait Monsieur PY, maire de MOUSSEY et Conseiller Général. Agé de plus de soixante cinq ans, ancien colonel de la Place de BELFORT en 1914, il donnait l'exemple. Il avait une volonté de fer. Ne voulant pas quitter ses fils et ses administrés, malgré les injonctions des SS, il était resté parmi nous ; désormais son sort serait lié aux nôtres.

La traversée de ROTHAU fût un de mes plus mauvais souvenirs. La milice française troupe nombreuse, repliée dans cette petite ville, nous accueillit par des bordées d'injures et tentait de nous frapper au passage en nous crachant à la face. Les femmes, quelques unes assez jolies malgré un maquillage excessif, étaient les plus excitées : de véritables hystériques griffant et jouant de la savate. Heureusement nos "bons" SS veillaient au grain. Un peu débordés ils nous protégèrent. Le convoi s'en tira avec quelques gnons et écorchures ; à la sortie de la ville nous pûmes reprendre un peu nos esprits. Les jambes commençaient à devenir lourdes et les pieds sensibles ; des murmures s'élevaient dans les rangs. Bien entraîné par les vingt quatre kilomètres de RAON à ST-STAIL que je parcourais à pied régulièrement, je suivais facilement. Dans un raidillon casse-pattes, un de mes voisins qui geignait depuis un bout de temps, tomba. Il était de la PETITE-RAON et s'appelait DROUANT, un ancien prisonnier de guerre rapatrié pour un ulcère à l'estomac. Crut-il qu'un taxi serait mis à sa disposition ? Deux ou trois coups de crosse distribués en bonne place et à bon escient lui redonnèrent un regain de vigueur ; soutenu par les uns et les autres, il termina l'étape mal en point il est vrai.

Quand nous fûmes à SCHIRMECK devant un camp chacun comprit que notre marche prenait fin. Au premier coup d'oeil, un grand portail ainsi que deux miradors en bois, de hautes palissades, le tout hérissé de barbelés à profusion ne nous disaient rien de bon. Une fois les portes ouvertes je découvris une quarantaine de barjaques de couleur verdâtre aux fenêtres grillagées. J'entrai dans l'une d'elles. Celle-ci se composait de lavabos et d'une chambre avec des lits à trois étages. Aucun ancien occupant, chacun pût donc choisir sa place suivant ses goûts et ses affinités. Des gamelles furent distribuées vers midi ainsi qu'une bonne soupe de patates et poireaux que je trouvai du reste excellente. Je n'avais rien eu de chaud dans le ventre depuis deux jours. Après avoir lavé ma gamelle aux lavabos, une petite sieste là-dessus et le moral revint au beau fixe.

Je dus désenchanter bien vite ; les choses se gâtèrent avec l'apparition d'un officier SS accompagné d'une sentinelle. Rassemblés au milieu de la pièce, un énergique silence fût demandé. Le gradé, grand et très maigre que l'on surnomma par la suite "Jambes de Cigogne", appela un nom. X se présenta devant lui. Calmement l'officier lui dit : "tu as participé au parachutage et en plus tu es chef de groupe." Tu vois, je suis bien renseigné. X répondit : "c'est faux, je ne fais pas partie de la résistance". Deux gifles lui secouèrent la tête. L'interrogatoire continua . Les noms de tes dix hommes ! Réponse : "je ne vois pas vraiment ce que vous voulez dire", la phrase à peine terminée, un maître coup de poing lui fût décoché. "Jambes de Cigogne" sortit une cravache de son ceinturon, se tourna légèrement, consulta une grande feuille de papier qu'il tenait cachée derrière son dos ; approchant son visage près de celle de son prisonnier il lui dit : "un de tes hommes s'appelle Y" en détachant une à une les syllabes. Réponse : "Je connais très bien Y mais jamais nous n'avons été ensemble au maquis."

La cravache siffla plusieurs fois ; X se protégeait la figure en croisant les bras puis il tomba. La sentinelle l'agrippa et le releva à coups de bottes dans les fesses. Dans un silence impressionnant succéda une période d'acalmie. Jambes de Cigogne rajusta sa veste, tapota son pantalon pour enlever un grain de poussière sans doute imaginaire. Il sortit une cigarette qu'il alluma d'un geste très élégant. Faisant passer la fumée par les narines, les yeux mi-clos, bien détendu, il semblait jouir du moment. Puis d'un mouvement inattendu la cravache vola dans les airs zébrant le visage du malheureux qui poussa une plainte déchirante ; une scène à la Michel STROGOFF. Dans un silence de mort, son regard hautain fit le tour de nous tous comme pour nous défier. Il poussa ensuite son prisonnier vers la porte de sortie. Après cette scène atroce, chacun respirait plus librement ; les commentaires allaient bon train. Le maquis avait dû être vendu et les SS détenaient la liste des résistants.

Une heure après, dans l'encadrement de la porte, Jambes de Cigogne faisait sa réapparition. Il appela Z en lui disant : "tu es chef de groupe". Celui-ci répondant par la négative reçut deux gifles. Et moi je te répète que tu es bien chef de groupe, alors avoue ! L'interrogé eût un temps d'hésitation et dans un souffle dit : oui. Il fût embarqué. Il n'y eût plus d'interrogatoire en chambrée. De temps à autre, une sentinelle venait chercher un homme et tous ceux qui nous quittaient ne revenaient pas.

Le soir, un morceau de pain de camp que je tartinais avec mon beurre, nous fût donné. Un copain nommé FAZOLA qui tenait un café à la PETITE-RAON faisant bal musette le dimanche, vint me quémander un peu de chique que je lui cédaï volontiers. A l'extinction des feux nous devions observer un silence absolu. Vers deux heures du matin deux gars qui allaient sans doute aux lavabos se querellèrent pour je ne sais quel motif. Une sentinelle faisant sa ronde sortit son revolver ; sans sommation elle tira deux balles à travers les planches de notre baraque. Un nommé LALEVEÉ de MOUSSEY écopa l'une d'elles dans l'avant bras et ce n'est qu'au matin, à la distribution du café, qu'un gardien consentit à l'amener pour le soigner.

Après la soupe de midi, nous pûmes nous dégourdir les jambes dehors. par une promenade de deux heures dans une partie limitée du camp. J'errai près de la zone interdite quand à travers une fenêtre grillagée mon prénom fût prononcé. Pas de doute quelqu'un me connaissait. Dans la pénombre je distinguai difficilement un crâne rasé inconnu. J'entendis : "Je suis Camille, le

Camille RICHARD mon vieux Loulou. C'était un grand ami. Il m'avait connu tout gosse. Pendant de longues années, il avait été le facteur desservant ST-STAIL montant de SENONES en vélo. Chaque jour, outre le courrier qu'il nous apportait, il cassait la croûte en buvant une chopine de vin au Café.

Combien est digne d'intérêt cet humble serviteur du pays. Chaque jour, par tous les temps, il apporte lettres et journaux dans les fermes les plus élevées et les plus lointaines. Plus d'une fois il rentrera fourbu, épuisé, tard dans la nuit et dès le jour, il lui faudra recommencer. Ah ! Celui-là mérite bien l'estime et la sympathie que lui portent les montagnards haut perchés sur les sommets. Il les relie, leur sert d'intermédiaire avec le reste du monde. Grand'mère parfois lui offrait une assiette de soupe. Les dimanches, bon musicien jouant de la clarinette, il se produisait dans les bals "salon" tel que le Moulin Rouge, aux fêtes patronales des villages. Jamais il ne manquait la fête de ST-STAIL. Demeurant à six kilomètres à ORTOMONT, il avait été embarqué par les Allemands pour une destination inconnue et personne ne savait ce qu'il était devenu, la rumeur le faisant passer pour mort. C'était donc une bonne nouvelle de le savoir en vie. Il allait bien ; une sentinelle rôdant dans les parages m'empêcha de poursuivre la conversation.

Après trois journées nous étions adaptés à notre nouvelle situation. Enfermés oui mais on nous fichait la paix, plus d'interrogatoires ni de coups. Le camp se situait à proximité de la gare. Un matin, des avions de chasse alliés mitraillèrent un convoi militaire à l'arrêt. Ils montaient assez haut pour plonger en rase-motte. Les vrombrissements se mêlaient aux bruits des mitrailleuses. Il ne devait pas y avoir de D.C.A. ou alors très peu. Dans notre chambre nous jubilions. Puis leur travail terminé ils repartirent. Nous pensions que la guerre touchait à sa fin.

Le bruit circulait dans le camp que les maquisards tenant la crête du DONON, s'apprêtaient à faire un coup de main pour nous délivrer. Peut-être était-il fondé ? Un matin nous fûmes rassemblés dans la cour puis mis en colonne. Nous étions persuadés que nous reprendrions la route à pied mais pas du tout. Les portes du camp s'ouvrirent laissant le passage à un convoi de camions militaires de l'armée allemande. Ils étaient découverts et garnis de bancs à l'intérieur. On nous intima l'ordre de monter. Le camion plein une sentinelle armée se tenait assise à l'arrière, en bout de banc.

Traversant SCHIRMECK, le convoi prit la route de STRASBOURG. Le temps était frais, mais ma veste de marin me protégeait bien du vent. Nous descendions sur la plaine Alsacienne. Je connaissais parfaitement la région. Nous l'avions parcourue en vélo avec papa et Tatange plus d'une fois lorsque nous étions en vacances. Nous passâmes à MUTZIG puis à MOLSCHHEIM. Nous entrions dans la riche ALSACE. Beaucoup de paysans tirant de petits chariots commençaient leurs récoltes dans les champs. Les vignes succédaient à des champs de maïs, de tabac et de houblon. De nombreux arbres fruitiers, poiriers, pommiers et noyers défilaient le long de la route. Puis le convoi stoppa en rase campagne pour un arrêt pipi.

Bonne aubaine nous étions sous des poiriers ; les fruits sans doute réservés à la distillation étaient amers comme du chien. J'en fis provision

dans ma musette. Nous approchions de la banlieue strasbourgeoise. La flèche de la cathédrale se profilait au loin et nous traversâmes la ville. Toute la population les yeux fixés sur nous devait se poser des questions. Arrivé aux bords du RHIN, le convoi s'engagea sur le pont de KEHL. J'eus un serrement au coeur : nous étions en ALLEMAGNE pour combien de temps ? L'émotion me gagna. De grands drapeaux nazis flottaient dans le vent. Ensuite nous longeâmes les ouvrages de la ligne SIEGFRIED puis le convoi se scinda en deux. Notre voyage prit fin à RASTATT où nous fûmes enfermés dans la forteresse, un fort à la VAUBAN.

On nous répartit dans de grandes chambrées en béton, nues, avec un peu de paille pour se coucher. De grands soupiraux garnis d'épais barreaux laissaient passer l'air. Rien n'avait été prévu ni organisé pour notre arrivée. Je revois encore la scène de la distribution de la soupe. Sur une charrette à deux roues une malle de voyage attendait. Celle-ci contenait pleine aux trois-quarts du pain pour trois cents détenus. Nous touchâmes l'équivalent de deux biscottes de nos jours. Mes poires amères furent les bienvenues. Après plusieurs jours de ce régime nous crevions littéralement de faim. N'ayant rien à faire nous triâmes les épis un par un de notre litière pour trouver du grain. A part le grattage nous picorions comme des poules.

Le soir je rêvais de soupe de patates à la crème que maman cuisinait. Plus modestement je revenais à la soupe des cochons de l'Oncle Jean : des patates chaudes dans leurs pelures arrosées de petit lait. Dans leur réduit j'aurai distribué des coups de pieds aux porçons pour les éloigner et prendre leurs places. Des crampes me tenaillaient l'estomac et les intestins. Combien de temps sommes-nous restés ? Je ne sais plus. Un matin, après un rassemblement, nous sortîmes de la forteresse. Il paraît que le commandant de la Place avait donné sa parole d'officier affirmant que nous partions pour la SUISSE où nous serions échangés avec des prisonniers Allemands. Ne croyant pas cette fable je m'étais même disputé avec NICOLAY un instituteur du VERMONT.

Une boule de pain à chacun de nous fût distribuée pour le voyage. Des camarades la dévorèrent en peu de temps. Moi il m'en restait un tiers économisé en serrant les dents. Nos pas nous portèrent à la gare où attendait la deuxième partie du convoi qui nous avait quitté. Ceux-ci n'avaient pas trop souffert de la faim. Ils venaient de GAGUENAU et de NIEDERBULL. En gare, une rame de vieux wagons de voyageurs nous attendait. L'ordre de monter retentit. Notre wagon se composait de compartiments de huit personnes. Défense de stationner dans les couloirs, un SS en arme se tenait à chaque bout du couloir. En cas de besoin nous devions lui faire signe et attendre son consentement. Le train démarra. La première grande gare traversée fût celle d'OFFENBOURG puis le voyage se poursuivit en Forêt Noire. Le train faisait des méandres ; la locomotive crachait et s'essouffait tandis que de courts tunnels se succédaient. La forêt de sapins rappelant celle des VOSGES nous environnait et sa propreté m'étonnait : ici pas de branches mortes et d'arbres cassés ou déracinés.

De très beaux sites défilaient et à St-GEORGEN, pour la première fois de ma vie, je vis un tremplin pour le saut à skis. Nous partions bien en direction de la SUISSE. VILLINGEN nous révéla un stalag de prisonniers français repérables à leurs tenues kakies et leurs calots. Parfois dans des chemins de cam-

pagne sans surveillance déambulait un griffeton de chez nous employé dans une ferme. Nous passâmes à TUTTLINGEN et à SIEGMARINGEN où une grande banderole à nos couleurs nous surprit. Sans le savoir notre fameuse milice de ROTHAU y était repliée. ULM apparut ; nous tournions le dos à la SUISSE. Ayant faim je liquidai mon reste de pain. Après un court arrêt le train roula de nouveau dans la plaine ; il ralentit à l'approche d'une très grande ville ; une pancarte nous indiqua MUNICH, capitale de la Bavière.

Nous eûmes un long arrêt laissant passer de nombreux trains. Nous repartîmes mais pas bien loin. Nous stoppâmes en gare de PASSAU et notre train s'engagea sur un embranchement en délaissant les voies principales. Dans une scierie assez importante nous vîmes des hommes habillés en bagnards, un calot rond sur la tête portant et empilant des planches. Le train marcha au pas dans des grincements d'essieux puis il s'immobilisa tout-à-fait. Des "rahaus", "schnell", "loss" éclatèrent ; les sentinelles par signe nous invitèrent à descendre.

En Français, l'ordre de nous mettre en rang cinq par cinq, fût donné et de ne plus bouger. A première vue cela paraissait facile : il n'en était rien. Des officiers, en gueulant, donnèrent des ordres aux sentinelles qui réagirent par des horions ici ou là. Nous étions plus de mille ; à notre convoi on avait accroché des wagons de marchandises bourrés d'Italiens. Après bien des efforts aussi bien du côté des SS que détenus, la colonne fût en ordre. Nous fûmes comptés plus de dix fois et nous partîmes à bonne allure, Français en tête, Italiens fermant la marche. Après un quart d'heure de route nous vîmes un camp immense, ceinturé par un canal et des barbelés électrifiés : tous les cent mètres un mirador avec une sentinelle en surveillance. Je fus frappé par le nombre impressionnant de projecteurs. Nous avançons à peine. Je compris quand nous arrivâmes devant un grand portail dont les grilles s'ouvraient électriquement. Devant une cohorte de SS, on entra cinq par cinq, sous la voûte en marquant le pas. A mon tour je franchis le seuil.

Sans le savoir, DACHAU, premier camp de concentration construit en ALLEMAGNE n'ouvrait ses bras en refermant ses grilles.

D A C H A U

Il était quatorze heures environ, les nouveaux arrivants furent parqués sur une immense place dont nous n'occupâmes qu'une faible partie. Des SS nous gardaient aidés par des détenus portant un brassard à inscription en allemand : des surveillants de camp. Nous pûmes nous asseoir par terre. Des zébrés (tenue de bagnard) arrivèrent pour prendre notre identité : nom, prénom, date de naissance, profession. Ils avaient du travail sur la planche. Le soleil étant chaud je quittai ma veste. Vers seize heures arrivèrent des tinettes à bras. Ceux qui le désiraient pouvaient se soulager. Ainsi je vis un curé retrousser sa soutane mais le plus comique fût un gendarme Français en tenue, sauf le baudrier et le revolver. Lui, prit bien tranquillement son temps. Soulevant son kèpi, dame il transpirait, il s'épongeait le front et lorsqu'il se ressuya le derrière ce ne fût qu'un fou rire parmi nous. Les heures passèrent ; l'ordre de nous dévêtir entièrement fût donné. Nous devions faire un paquet de nos vêtements et garder seulement la ceinture.

Une fois prêts, nous prîmes au pas de gymnastique la direction d'un grand bâtiment. C'était les douches de désinfection. Une équipe de zébrés nous attendait de pied ferme une tondeuse à la main. Dans un premier temps, en moins de deux vous aviez la boule à zéro. Le coiffeur d'occasion s'attaquait à notre intimité. Soulevant la verge d'une main, il nous passait la tondeuse dans les moindre recoins. Un geste maladroit, la peau des parties était coupée et saignait ; il terminait son travail en nous passant un gros pinceau imbibé de grésyl dans le triangle sacré. Cela nous brûlait à en avoir les larmes aux yeux et défense absolue de se servir d'eau pour atténuer la douleur.

Une demi-heure plus tard une douche bien chaude vous remettait d'aplomb. Inimaginable ! En dix minutes cinq cents détenus étaient propres comme des sous neufs ! Sans être essuyé, je courus à l'habillement pour recevoir une chemise et un sous-vêtement. Ce dernier pouvait être un slip, un caleçon court ou bien une culotte de femme. Un fût l'héritage d'un dessous de femme fendu, modèle 1914, qu'il essaya dans l'hilarité générale. Toujours au pas de

course on se rendait ensuite au comptoir qui vous remettait un pantalon civil et un morceau de ficelle si vous n'aviez pas de ceinture. Des camarades ne trouvant pas l'article à leur goût firent demi-tour pour un échange. Le zébré tout sourire, leur dit : "kom, kom," en les invitant de la main à venir vers lui. L'échange eût lieu mais pas du tout dans le sens escompté. Le préposé aux pantalons sortit une matraque en caoutchouc appelée "goumi" et tapa dans le tas de mécontents. La leçon fût retenue ; à la distribution des vestes chacun saisit la sienne au vol, sans chercher à savoir sa couleur ; à la sortie une paire de chaussures nous fût donnée.

Dans la cour nous pûmes nous habiller et nous chausser. Ensuite nous devions nous mettre en rang, dix par dix. Tous ces vêtements civils portaient une croix à la peinture avec les lettres KG. Me comparant aux autres j'avais eu la main heureuse. Le pantalon assez épais était une bonne chose. Par contre le fond trop large et trop profond me gênait. La veste teinte en marron venait de l'armée ; fait très important aucun bouton ne manquait. Les chaussures montantes en toile avaient une semelle en bois. Beaucoup héritèrent de semelles en bois retenues par des courroies genre "spartiates". Comme nous ne touchions pas de chaussettes la toile me protégerait un peu le cou de pied.

De nouveau en colonne nous fûmes comptés et recomptés. Nous retransâmes la grande place pour prendre une avenue très large bordée de grands peupliers appelée "rue de la Liberté" par notre camarade Edmond MICHELET. De chaque côté, des baraques appelées "blocks" se tenaient bien alignées. Ces blocks portaient des numéros : impairs à droite les autres à gauche. Dans les numéros impairs on trouvait les blocks d'infirmerie et les blocks de quarantaine, la strass était fermée à l'entrée par de grandes portes grillagées : un portier en permanence s'en occupait. Il fallait montrer patte blanche pour entrer ou sortir de cette strass sans issue. Par contre les blocks pairs correspondaient à des blocks libres : pas de portes à l'entrée. Ils étaient occupés par les anciens qui travaillaient dans de nombreux commandos de travail. Un block se composait de quatre chambres semblables accolées les unes aux autres dont chacune contenait en temps normal près de quatre cents détenus.

Une trentaine de blocks hébergeait près de vingt mille détenus. Chaque nouvel arrivage entraînait dans un block de quarantaine. Ainsi nous fîmes notre entrée au block 25 : vide à part la hiérarchie mise en place : chef de block, chefs de chambre et serveurs appelés "stubedienssts".

Je fus affecté à la chambre II dont le chef de chambre ou "stube" et son sous-chef étaient Tchèques. À la chambre I se tenaient le chef de block et le secrétariat. Une fois entrés les Italiens se mirent d'un côté, les Français de l'autre. Les lits en bois à trois étages, deux servaient pour trois détenus ce qui fait que nous dormions tête-bêche comme des sardines dans une boîte. Je trouvai une place au troisième. La couchette se composait d'une paille, d'un sac de couchage en papier et d'une couverture. Chacun touchait une gamelle rouge de deux litres et une cuillère en bois ou en fer.

La soupe arriva dans de grands récipients appelés "bouteillons". Pour la distribution nous prenions position dans une file d'attente. Nous eûmes droit à une savoureuse soupe de millet bien épaisse. Mourant de faim nous étions émerveillés. Comble de bonheur une demi boule de pain de camp nous fût donnée avec de la margarine. Reçu, rassasié, je la mis de côté pour le lendemain. Comparé de RASTATT c'était le pactole.

Après une nuit sans histoire, à cinq heures du matin, en pleine nuit retentit un réveil brutal. Il fallait s'habiller en vitesse et sortir dehors pour l'appel en rang de dix. Le chef de block nous comptait puis arrivait ensuite un SS qui nous recomptait pour vérifier si le nombre annoncé s'avérait exact. Un ordre faisait rompre les rangs. Ensuite nous allions nous débarbouiller aux lavabos. Nous pouvions faire notre toilette une cinquantaine de détenus ensemble. J'étais dans le premier paquet entre Français. Nous n'avions ni savon, ni serviette, ni gant de toilette. Une petit bac contenait une pâte pour se laver. Chacun retroussa ses manches de chemise en entrouvrit le col puis mit de l'eau dans le creux des mains et se frotta le visage. Près de la porte d'entrée il y eût un grand vacarme. Des coups pleuvaient donnés par des anciens SS. Tous les Français étaient des cochons. La règle du camp imposait le lavage torse nu mouillé jusqu'au nombril. Même les malades observaient cette règle immuable. Une fois lavés nous fûmes éjectés dans la strass. A six heures le café arriva. Le nom était pompeux. Ce breuvage, décoction d'herbes au goût fade, avait le seul mérite d'être servi très chaud. Il vous réchauffait : une bonne chose car sans chaussettes et sans pull-over à la pointe du jour, en ce mois d'octobre, nous avions froid. J'arpentai la strass à la recherche de copains : CROIZE, un gendarme de RAON, HAISSAT, chef de gare de SENONES, Marcel SELLE, un frère de ma tante Lulu etc... Mon voisin de lit, Jacques POIROT me suivait. Très jeune, dix huit ans, il avait été capturé au maquis avec son père et avait du mal à reprendre le dessus. Pour lutter contre cette température peu clémente, nous nous mettions contre un mur, serrés au maximum ; nous chantions des airs populaires en nous balançant au rythme de la chanson, un procédé efficace pour se réchauffer. J'essayai de glaner les derniers potins ; il y avait toujours des nouvelles plus ou moins fantaisistes qui circulaient dans le block et parfois de vrais canulars...

A midi, heure de la soupe, nous étions impatients de connaître le menu. Nous eûmes le sourire quand une bonne soupe de carottes fourragères tomba dans notre gamelle. Nous devions la manger dehors par tous les temps. En sept mois de camp jamais je ne me suis trouvé en face d'une table ou assis sur un banc. Quand le sol était sec je m'asseyais sur la bordure du trottoir pour déjeuner plus à l'aise. Le chef des stubediants Italien, costaud, portait une casquette de dur sur la tête. Nous le connaissions sous le surnom de Daille-Daille mot qu'il employait fréquemment, traduit par : vite-vite.

Daille-Daille, était le préposé aux patates. Il avait des mains énormes, de vrais battoirs qu'il plongeait dans de grands bouteillons de pommes-de-terre. Tout en guettant ses gestes comme un chat une souris, une belle poignée montait du fond du récipient, mais en cours d'ascension, elle fondait comme neige au soleil et finalement vous n'aviez que trois ou quatre de ces précieuses tubercules. Cela me rappelait la grue dans les cafés : moyennant finance, vous pouviez gagner une paire de jumelles ou un appareil photo enfoui dans de petits bonbons imitant des petits pois. Une fois le réglage fait vous n'aviez droit qu'à une seule descente de la grue, bras ouverts. Commandée électriquement elle tombait ; les bras se refermaient pour remonter et lâcher ce qu'elle avait pu saisir : du vent, un petit bonbon mais très rarement la paire de jumelles.

Pourtant en présence de ses compatriotes Daille-Daille semblait retrouver toute son habileté dans sa manipulation. La nourriture était un peu juste. Sans le savoir nous vivions la période des vaches grasses.

Dans le clan italien, ne pouvant passer inaperçu, un vieil homme, un genre de phénomène attirait de suite l'attention. Il ressemblait à VITALIS peint sur la couverture d'un livre intitulé "Sans famille", la harpe sur le dos en moins naturellement. Même silhouette ; je me demande encore par quel prodige il était habillé ainsi. De grandes chaussettes blanches maintenues par des rubans qui se croisaient, montaient le long des jambes jusqu'aux genoux enserrant les bas de pantalon. Pour coiffure il portait un chapeau haut et pointu, genre bandit Calabrais. Un fumeur passait, il ne le quittait plus, le suivant comme son ombre. Dès que la cigarette devenait mégot il tapotait sur l'avant bras du privilégié en implorant sa générosité par une mimique apitoyante. En cas de succès, il sautait dans un entrechat de contentement ; il s'arrêtait pour récupérer le tabac dans le creux de sa main qu'il portait à sa bouche ouverte. Mais il n'était pas ingrat. Il poussait une complainte de son pays dans une parodie de danse semblable à celle des ours danseurs, se dandinant, battant des mains. Son intermède se terminait par une courbette avec un sourire édenté. Il mourut un des premiers début décembre.

L'après midi à notre grand étonnement, le chef de chambre nous ordonna d'entrer dans la chambre. Après avoir décliné son nom, on vous retroussait la manche de votre bras gauche puis sur la peau à l'encre indélébile, votre numéro de matricule était inscrit. A cette minute je ne fus plus RECEVEUR mais le 114327. Après cette corvée nous regagnâmes la strass. A dix huit heures à l'appel du soir on nous mit en rang de dix et le chef nous compta ; le nombre s'avérant exact nous pûmes rentrer à la chambre et toucher notre repas du soir. Un quart de boule de pain de camp composé de farine, son et fécule, nous fût remis ainsi qu'une rondelle de saucisse, le tout arrosé du dit "café". Comparé à RASTATT nous étions bien nourris. Deux ou trois jours suivirent sans aucun fait notoire quand arriva notre premier dimanche de détention.

Après l'appel du matin, le café et la toilette, le chef de chambre nous informa que nous étions autorisés toute la journée à garder la chambre si nous le désirions. Le matin des "friseurs" passeraient pour la coupe des cheveux et le rasage de la barbe. Pour les cheveux ils n'eurent aucun travail ; ils n'attaquèrent que les barbes et vérifièrent notre numéro de matricule, car nous étions les seuls au camp à ne pas l'avoir tatoué sur le bras.

Deux semaines passèrent et chance inouïe nous qui vivions constamment dehors, pas une goutte de pluie ne tomba, nous n'avions qu'un souhait : que cela dure le plus longtemps possible ! Alors éclata la grande nouvelle. Notre quarantaine se terminait. Le soir les quatre chambres furent rassemblées en une colonne de dix, comptée et recomptée. Pour la seconde fois depuis notre arrivée les grandes portes du 25 s'ouvrirent, nous étions dans la grande avenue dite "rue de la Liberté". Contrairement à notre premier jour à DACHAU elle grouillait de monde. Tous les blocs valides montaient vers la grande place d'appel, la plupart en zébrés, chefs en tête. Par des commandements traduits en Français nous devions marcher au pas. Arrivé à destination le block 25 fût dirigé vers un emplacement précis et prévu. L'organisation impeccable me rappelait les défilés nazis vus au cinéma. J'étais muet, stupéfait, le mot n'est pas trop fort devant ce spectacle grandiose : combien étions-nous ? Quinze à vingt mille.

Après d'énergiques "ruhe" (silence) de nombreux hauts-parleurs diffusèrent le communiqué allemand sur les opérations militaires des différents fronts, en langue allemande bien sûr. Dans cette mer humaine, tel un phare, un zébré émergeait. Plus tard nous apprîmes qu'il était Polonais : un des plus grands hommes d'Europe avec une taille de deux mètres trente cinq. Le seul

officiellement à toucher double ration. Malgré ce haut privilège il était toujours affamé et d'une maigreur saisissante. Les hauts-parleurs se turent ; nous entendîmes une marche militaire allemande, dirigée de main de maître, jouée par des "cracks". Des blocks se mirent en mouvement ; ceux qui nous précédaient firent de même et nous pûmes voir ce qui se passait. Au premier coup d'oeil une rangée d'officiers encadrée de SS, fumait et devisait en présence du commandant de camp que je ne pus distinguer : un nommé KRAMER qui fût pendu après le jugement d'un tribunal militaire allié après guerre. Sur le côté une fanfare de zébrés, alignée comme à la parade, exécutait le morceau choisi. Tous les instruments de musique étaient représentés avec en toile de fond d'énormes cuivres.

Un block de zébrés, d'anciens, le visage brûlé par le soleil, appelés au camp "musulmans" défilait dans un ordre parfait. Au commandement : "mutzen ap ", les calots tombèrent dans le rang en un seul geste. Plus loin au commandement : "mutzn of", ils reprirent leur place première en un seul mouvement précis presque diabolique. J'étais ébahi... Le 25 arrivé sur la place comme une bande de canards, les uns se croyant encore dans leurs champs, les autres à la fête de NEU-NEU.

Vint le tour du 25, un des derniers blocks. Je ne sais alors qu'elle mouche me piqua. Je n'étais plus sur la grande place de DACHAU mais dans la cour de Champerret, siège de notre état-major des Pompiers de PARIS et où, une fois l'an, je montais une garde d'honneur. Après trois ans d'exercices journaliers ayant même commandé le peloton des élèves-caporaux, je puis dire sans vanité que j'en connaissais un rayon dans l'exécution de la marche militaire. Bien dans la cadence de la musique, je bombais le torse, relevais légèrement la tête, bras bien tendus, doigts joints et allongés, je fis une démonstration exemplaire... dans l'indifférence générale. Seuls, mes proches voisins écarquillèrent leurs yeux étonnés.

Chose curieuse, sous l'effet peut-être magique de la musique, le 25 habillé de défroques, un lourd handicap, se comporta beaucoup mieux que prévu.

Le lendemain en présence d'un officier SS des commandos de travail furent créés : travaux dans les champs, enlèvement des bombes non éclatées ce qui était dangereux, ramassage de bois etc... J'eus la chance d'être pris dans un petit commando interne d'une cinquantaine de déportés qui veillerait au nettoyage et à l'embellissement du camp. Munis de bêches, râteliers et brouettes nous arrachions les fleurs fanées puis nous bêchions les plates-bandes et les râtissions. Nous côtoyions nos semblables. Tout d'abord des surveillants de camp, déportés eux aussi mais tenant le "haut du pavé" à DACHAU. Par faveur leurs cheveux n'étaient pas rasés mais coupés courts. Ils portaient un brassard indiquant leur grade avec à la main le fameux goumi (matraque). Leur tenue vestimentaire détonait parmi nous, portant de confortables et chauds manteaux, avec col en astrakan s'il vous plaît et un bonnet de fourrure : de vrais "Brummel". Ayant derrière eux plusieurs années de détention ils étaient de diverses nationalités : Allemande, Tchèque, Autrichienne et Polonaise. Beaucoup se situaient plus près des SS que des bagnards. Des zébrés se promenaient seuls mais en réalité vaguaient à des occupations diverses que justifiait un papier du bureau du travail. Nous croisions aussi des SS et là nous étions bien prévenus de faire attention. Si vous passiez devant ou derrière un SS gradé ou non, vous deviez le saluer, soit en ôtant votre coiffure, soit en marquant un temps d'arrêt si vous n'en aviez pas. C'était impératif.

Notre kapo n'était pas un mauvais bougre. Si le déporté travaillait normalement il ne lui arrivait aucune histoire : somme toute un commando tranquille. Grâce à lui je connus familièrement le camp : l'habillement, les cuisines, l'infirmerie, le block des invalides, le block 26 des curés, la compagnie de discipline au 27, le poste de garde des SS et même un petit bordel au 33 où quelques rares déportés, des caïds, venaient honorer un bon de saillie gracieusement offert pour service rendu.

Le camp frappait l'oeil par sa propreté méticuleuse. L'après midi je vous défiais de trouver un morceau de papier même de la taille d'un confetti. Le SS mettait son mégot dans des poubelles donc inutile d'expliquer la suite. Les cuisines resplendissaient à tel point que j'aurais mangé ma soupe à même le carrelage.

Un soir se présenta en zébré le docteur CAPELLA. Il offrit ses services aux malades. Retiré aujourd'hui au VENEZUELA j'ai perdu sa nationalité. Il avait l'accent espagnol mais ayant fait ses études en FRANCE il parlait notre langue avec aisance. J'allai le trouver et lui exposai mon cas. Il m'ausculta consciencieusement ne trouva rien d'anormal. Ancien du camp il me conseilla de faire de mes pieds et de mes mains pour rester à DACHAU car d'autres camps étaient plus durs notamment MATHAUSEN. Il promit de me revoir ; avant de partir il prit mon nom et matricule sur un petit calepin.

Nous étions dimanche, jour ayant ici toute sa signification. A part les corvées de soupe et les barbiers, le repos était sacré. Nous pûmes faire la grasse matinée dans notre lit jusqu'à midi si cela nous disait. A l'heure dite, une bonne soupe au millet et des patates nous calèrent bien l'estomac. A quatorze heures le portier ouvrit en grand les portes et les laissa telles. Libres de circuler dans le camp sauf aux limites tenues par des surveillants de camp, la rue de la Liberté était noire de monde comme un dimanche au Champs-Élysées. Avec deux camarades nous marchions en discutant vers la grande place d'appel lorsqu'un grondement poussé par une foule nous surprit. Approchant et jouant des coudes, un match de football, oui, se déroulait sous mes yeux. Estomaqué ! Je ne rêvais pas ; rien ne manquait : les buts avec leurs filets, les lignes tracées, les équipements complets. Seul manquait le gazon : un sol sablonneux sans une touffe d'herbe le remplaçait. Un public record, connaisseur, encourageait les uns ou les autres. A deux mètres des lignes de touche assis sur de petits escabeaux, se tenait le gratin du camp. Presque tous fumaient et avec un porte cigarette ! Cet ustensile était le signe distinctif de la maîtrise du camp. Dans un match attrayant, les cuisines rencontraient l'infirmerie, les joueurs tripotaient bien le ballon. Intéressé, je restai jusqu'à la fin de la rencontre.

J'ai été, je suis, et serai toujours un mordu du foot. A dix sept ans, je traînais mes pantalons au Parc des Princes : j'ai été dirigeant pendant seize années, suivant mon équipe comme délégué soit chez nous, soit à l'extérieur. Capitaine de l'équipe de vétéran et arrière central pendant deux ans j'ai été capitaine au même poste dans l'équipe DM (département métallurgique) de mon usine. J'ai raccroché les crampons à plus de quarante six ans en disputant un match de réserve de championnat de Lorraine.

Excusez-moi, je vais anticiper. Quinze jours après, une rencontre fût organisée avec une affiche sensationnelle et incroyable : une sélection SS serait opposée à celle des déportés. Un petit podium avait été aménagé pour messieurs les officiers SS. Il y eût la grande foule, plus de spectateurs qu'à MONACO de nos jours.

Dans l'équipe des déportés évoluaient des internationaux Tchèques, Hongrois et Roumains. Je connaissais de notoriété, avant la guerre, les deux Tchèques dont j'ai perdu leurs noms. La rencontre était dirigée par un arbitre officiel en tenue réglementaire.

Le match fût superbe, de haut niveau, et d'une correction exemplaire. Personne ne se fît de cadeau : les charges portées à fond mais toujours dans les limites autorisées. Quand au public, il fût encore plus surprenant. Toutes les belles phases de jeu de chaque équipe étaient ponctuées d'un tonnerre d'applaudissements. Les représentants des déportés enlevèrent le gain de la rencontre sur le score de trois buts à un en leur faveur. Tout le monde était heureux : les vainqueurs, les déportés bien sûr, mais aussi les SS satisfaits d'avoir résisté honorablement à une telle formation. Pour le connaisseur il planait un doute car un ou deux buts de plus dans les ficelles SS ne l'aurait surpris, mais l'équipe des déportés avait dû suivre à la lettre les consignes de son entraîneur ! Comme disait un ancien, tout à DACHAU pouvait être possible ou surprenant. Vous pouviez recevoir du plomb soit à travers la poitrine pour une exécution, soit dans le creux d'une dent pour un plombage si vous aviez un peu de piston. Dans les deux cas vous étiez soulagés.

Mais revenons en arrière. Quelques jours après notre première rencontre le Docteur CAPELLA me fît appeler à la chambre I. Après s'être enquis de ma santé, il me remit un petit carton où apparaissaient les trois lettres : T.B.C. (tuberculose) et un laissez-passer écrit en allemand spécifiant que je devais me rendre au block 9, le lendemain, pour une consultation. Je le remerciai vivement.

Le lendemain je montrai mon carton à mon kapo de commando. Il m'accompagna au secrétariat, chambre I. En Français, un interprète me donna les instructions : montrer mon papier à notre portier et à celui du block 9 qui me dirigerait à mon rendez-vous. Ainsi j'arrivai à la chambre 3 du block 9. Le block surprenait car plus beau et mieux entretenu que le nôtre, de petits rideaux à carreaux masquaient le coin des fenêtres. Jetant un coup d'oeil à l'intérieur, je vis une chambre de malades, les uns debout, les autres couchés dans de petits lits en fer avec des draps blancs. Un planton lût mon papier et me fît signe d'attendre.

Je devais rencontrer un médecin Français ; je fûs déçu lorsqu'un étranger, ne parlant pas un mot de français, m'accueillit. Tant bien que mal, je compris que mon toubib était malade et que lui son collègue, le remplaçait. Par signe, il me pria de le suivre. Nous allâmes au block 7 sans sortir ; les blocks d'infirmierie contrairement aux nôtres, communiquaient entre eux par un petit passage. J'entrai dans une salle bien éclairée où bien en place, je reconnus l'appareil de radioscopie. Me plaçant derrière l'écran, il éteignit les lumières, attendit et brancha l'appareil. Il m'examina sur toutes les coupures en avant, sur le côté et en arrière. "Dou" pneumo-thorax ? me dit-il. Je lui répondis "ya". Il planta son pouce entre deux côtes basses en insistant. J'étais habitué à des insufflations. J'avais près d'un mois de retard, je devais être complètement dégonflé ce qui expliquait sa tentative de piquer plus bas que d'habitude.

Il ralluma et torse nu je le suivis dans une antichambre où se tenait l'appareil d'insufflation. Avant de m'étendre sur la table je lui dis : "zwei monnat nix pique-pique". Il sourit, me répondit : "compris - prima".

Dès que je fûs allongé sur le dos, il planta son pouce exactement au même endroit qu'à la radio. Il me questionna par un signe de tête. Je hochai énergiquement la mienne confirmant l'endroit de la piqûre. Avec un peu de ouate, il badigeonna la place. D'une vitrine il sortit une boîte métallique, l'ouvrit et choisit un trocart qu'il examina attentivement ; d'un coup sec il me le planta sans trop de douleur à travers les côtes. J'étais moite et anxieux. L'heure de la vérité approchait : est-ce que mon pneumo était fichu ? Je regardai intensément les niveaux dans les tubes gradués. Il y eût un frémissement puis ils basculèrent. Mon pneumo pouvait reprendre son activité. Je rapasai une radio de contrôle. C'était O.K., je me rhabillai.

Je revenais au block 9 où je dus attendre une demi heure la remise d'un papier que je ne pus déchiffrer. La traduction me fût faite au secrétariat de mon block. Ce papier très précieux, non seulement exemptait le travail mais m'autorisait à garder le lit toute la journée. A la chambre II les stubediensts à grands coups de seaux d'eau nettoyaient le parquet. Faisant signe à mon chef de chambre de venir, je lui tendis mon papier qu'il lût attentivement. En grommelant il me fît retirer mes chaussures et pieds nus je regagnai mon lit. Seul dans la chambre, je me sentais bien. Des bruits me tirèrent de ma somnolence, la soupe était arrivée. Un stubedienst vint me chercher ; aucun commando n'étant arrivé, je fus servi le premier, assis sur un escabeau. Daille-Daille, sous les yeux du chef, fût particulièrement adroit et je battais de loin mon record de patates. J'avais bien dîné. Le ventre plein, je décidai de me payer une petite ronflette. Quelques commandos arrivés mangeaient dehors. Je m'endormis.

A mon réveil, la pluie tambourinait contre les vitres. Je renonçai à ma première idée d'aller prendre l'air et restai allongé sur ma paillasse en pensant aux êtres chers que j'avais quittés. Peut-être à cette heure étaient-ils tous réunis ? Pauvre maman, elle devait se faire un mauvais sang fou à mon sujet, elle qui était dans tous ses états, quand papa avait cinq minutes de retard, son travail terminé. Et Jeannette, la jeune-fille que je fréquentais, que devenait-elle ? A réfléchir, je la connaissais depuis peu, quatre à cinq mois tout au plus. Très soignée de sa personne, coquette, assez jolie, sans parler de coup de foudre, elle m'avait plu. A l'âge de vingt trois ans, j'avais eu, en toute sincérité, de nombreuses aventures sentimentales. J'avais même vécu en ménage avec une parisienne quelque temps et sans forfanterie, question femmes, j'étais assez expérimenté. D'ailleurs avant de connaître Jeannette j'avais un flirt au pays dont les parents tenaient le café du Point Central à RAON. Nous faisons de longues promenades en vélos et je me revoyais passant mon bras autour de sa taille pour l'aider quand la route montait un peu. Elle travaillait à l'atelier mode Jersey, chez AMOS et parfois le soir, je l'attendais à la sortie de l'usine. Le dimanche nous allions au cinéma ou en forêt. Bien qu'elle se fût donnée à moi nous n'étions pas fiancés mais nos familles au courant nous connaissaient. Elle m'avait avoué lors de notre dernière rencontre un retard de huit jours dans ses règles, elle craignait d'être enceinte. J'en avais touché deux mots à ma mère en l'assurant que je saurais faire face à mes responsabilités si cela s'avérait nécessaire.

Cette séparation forcée me faisait découvrir qu'à mon insu je l'aimais non seulement profondément mais qu'elle était ma joie de vivre. Nos enlacements, nos étreintes étaient là, vivaces et son nom gravé dans mon coeur. Je sus en cette minute que si j'en réchappais, elle serait ma compagne jusqu'à mon dernier souffle.

Le bruit des commandos qui rentraient me fit redescendre sur terre. Les regardant par la fenêtre ils étaient trempés courbant le dos pour se faire tout petits. Au cri de "entretien" (rassemblement) ils se mirent en rang pour être comptés. Je quittai mon lit, traversai la chambre pour me joindre à eux. Le chef de chambre me fit comprendre que j'étais dispensé de l'appel. Cet ordre n'était pas pour me déplaire et lorsque Jacques, tout crotté et mouillé monta sur sa paillasse, il fût tout étonné de me voir bien sec et le ventre plein. Pendant qu'il se restaurait je lui contai ma journée qui sortait de l'ordinaire.

Le lendemain je repris ma place au sein du commando. La pluie ne cessa de la journée. Nous étions transpercés. Les chaussures ne formaient qu'un amas de boue. Un point positif ; j'avais trouvé une toque russe en fourrure trempée mais qui séchée me tiendrait chaud la tête. Le lendemain nous fûmes consignés. Personne ne partit à son travail. Un officier SS entra et à l'appel des matricules cinq cents détenus nous quittèrent pour une destination inconnue. Plus tard en FRANCE, je sus qu'ils partirent à BUCHENWALD.

Puis ce fût le coup dur : les patates supprimées, la boule de pain partagée en cinq au lieu de quatre. Les ennuis commençaient. Le soir chacun s'endormait avec la faim au ventre. Le jour de ma consultation étant arrivé, je partis au block 9. Le même docteur me passa une scopie. C'était parfait : mon pneumo tenait bien l'air. La prochaine insuflation serait faite dans trois semaines un papier l'attestant. Sur le point de partir un zébré Français m'aborda. Il était natif des environs de BORDEAUX et infirmier dans un block du "REVIER". Des malades ne mangeaient pas leurs rations de pain. Il m'offrit six quarts de boule : deux pour moi le reste pour deux gars du 25, un véritable trésor dans les bras. Je m'attendais à trouver la strass vide mais non, de nouveaux arrivants, des Russes et des Polonais, arpentaient les trottoirs de la rue.

Un matin après l'appel un rassemblement général eût lieu. En colonne de dix, chef de block en tête, les grandes portes s'ouvrirent et nous allâmes prendre position sur la place d'appel. Tout le monde devait se déshabiller, garder la ceinture et les chaussures. Nous grelottions de froid montant pieds nus sur nos oripeaux pour nous réchauffer la plante des pieds. C'est en fonçant presque à l'abordage que les douches nous ouvrirent leurs portes. Sous l'eau chaude bienfaisante chacun oublia ses problèmes. Au magasin d'habillement en plus d'une chemise et d'un sous-vêtement nous touchâmes un équipement complet de zébré. Il fallut se mettre en tenue dans la cour et après être comptés et recomptés nous regagnâmes le 25.

L'après midi nous fûmes consignés. Une troupe appelée "tailleurs" arriva. Avec du fil et des aiguilles, un triangle rouge avec la lettre F en noir fût cousu sur la veste rayée, à hauteur du cœur ainsi que le numéro de matricule bien lisible. Il y avait plusieurs sortes de triangles ; en plus du rouge prédominant (politique) se mêlaient le noir (sabotage), le vert (droit commun), le rose (homosexuel) et l'étoile jaune des Juifs. Quand aux nationalités presque tous les pays d'EUROPE étaient représentés même la TURQUIE. La RUSSIE fournissait des Ukrainiens, des Tartares et des Mongols. DACHAU très cosmopolite ressemblait à la Tour de Babel.

Une fois en tenue réglementaire, le calot de bagnard vissé sur le crâne, je me regardais dans la vitre d'une fenêtre. J'avais perdu ma personnalité de clown ; du plaisantin je devenais un vrai déporté.

LA MISERE

Le lendemain matin vers les quatre heures et demie beaucoup plus tôt que d'habitude nous fûmes réveillés en fanfare à coups de gueulantes. Il se tramait quelque chose dans l'air. Après la toilette, le café nous fût servi et pour la première fois il était accompagné d'un petit casse-croûte appelé "brodesaille", une tranche de pain et un morceau de saucisse. Après le pointage du matricule, au cri : "d'entreten", nous fûmes rangés en colonne et comme toujours comptés et recomptés.

Encadrés par quelques kapos que distinguaient leurs brassards, les grandes portes s'ouvrirent et nous traversâmes la grande place d'appel à bonne allure. Il faisait nuit mais la lumière des projecteurs était si forte que je voyais comme en plein jour. Nous fîmes halte devant les grilles du poste des gardes. Des SS en rang sortirent et nous prirent en charge. Nous formions un convoi de mille deux cents détenus ; quatre vingt gardes étaient nécessaires. Une fois encadré par nos gardiens les grilles s'ouvrirent électriquement. Sur le seuil d'autres SS mitraillettes au poing nous comptaient : un rang de dix se présentait marquait le pas sur place et sur un signe avançait laissant sa place au suivant. Après dix minutes de marche, une rame de wagons de marchandise nous attendait. Dans notre wagon quatre vingts détenus se tassèrent. Deux sentinelles nous firent asseoir par terre, jambes écartées imbriqués les uns dans les autres. En plus il fallait faire de la place pour ces messieurs qui au cours du voyage se dégourdiraient les jambes ; nous étions très serrés et notre fichue gamelle nous embarrassait. Je dois vous dire que cette gamelle rouge d'une contenance de deux litres était aussi précieuse que votre portefeuille. Elle était personnelle : pas de gamelle, pas de soupe. Elle était attachée avec un fil de fer ou de la ficelle au pantalon. On travaillait avec, pendue à un côté. Aux WC on posait culotte sans la détacher ; le soir elle nous servait d'oreiller.

Le train roula mais pas bien loin et s'arrêta un bon moment. Il ne faisait pas bien chaud en ce début de décembre ; les SS portaient leurs grandes capotes et un avait mis ses gants de laine. Le train repartit par petites étapes et nous arrivâmes dans la banlieue de MUNICH.

Deux jours avant nous avons entendu un bombardement au loin en pleine nuit d'une durée assez longue. Le train roulant au pas nous vîmes des voies coupées, des wagons éventrés, disloqués ; des rails tordus se dressaient vers le ciel. Le jour se levait. Nous débarquâmes. En rang de dix escortés de nos gardes-chiourmes nous remontâmes un large chemin parallèle aux voies ferrées. Dans le fond j'aperçus un grand dôme, les superstructures étaient intactes mais les verrières avaient disparu. Notre convoi s'immobilisa ; un officier nous passa en revue pour désigner des détenus qui devaient sortir des rangs. Je fus choisi.

Les heureux élus se regroupèrent tandis que nos autres camarades nous quittaient. Nous devions être environ cent gardés par quatre SS. Nous fûmes réceptionnés par un homme à la moustache hitlérienne sanglé dans l'uniforme bleu foncé des chemins de fer allemand : la Reichbahn. Un interprète expliqua le travail en français. Nous étions affectés au transport de rails. A l'aller nous amènerions un rail neuf sur les voies pour au retour en reporter un autre, vieux ou tordu. Pour les soulever nous avons de grandes pinces, une pour deux hommes. C'était pas facile. L'officier, au coup d'oeil avait choisi les plus forts pour ce genre de travail. Nous formions deux groupes avec deux kapos étrangers à chaque. Non seulement il fallait "transbahuter" la charge mais traverser les voies avec des chaussures en bois. Au passage d'un train nous pouvions souffler un peu. Le matin passa et déjà la fatigue se faisait sentir. Puis on nous ordonna de cesser notre travail pour nous rendre à la soupe, un soupir de satisfaction sortit de toutes les poitrines.

Nous rejoignîmes nos camarades mais dans un coin à part. Apercevant des copains je demandai en quoi consistait leur travail : les uns posaient des traverses, d'autres avec de grandes fourches appropriées chargeaient le ballast. Nous eûmes droit à une bonne soupe aux carottes ; chacun lécha sa gamelle avec ses doigts puis avec sa langue. Pour se reposer on pût s'asseoir sur ce qui se présentait. Les SS mangeaient en notre compagnie. Nous les observions. Leur repas n'était pas tellement copieux et loin d'être un festin. Quand ils eurent terminé, notre petit groupe fût amené à leur popote. Chacun de nous eût droit à une petite louche de bonne soupe au lait, épaisse mais un peu tiède, dommage ! Je dois reconnaître que la pause fût correcte donc assez longue.

Bien restaurés et reposés nous croyions être d'attaque mais pas du tout ; après la reprise au troisième voyage chacun en avait plein les bottes ! Tout le monde s'énervait, l'homme des chemins de fer, les kapos et nous nous engueulions entre porteurs. L'après midi fût pénible et interminable. Heureusement le travail finit à seize heures. A dix huit heures nous passions sous les grilles de DACHAU présents à l'appel sur la grande place. Ce fût la seule et unique fois que nous arrivâmes à l'heure.

Nous avons failli rater un spectacle du plus haut comique. Derrière nous arriva un petit commando d'une centaine de zébrés qui fût dirigé à part. En tête se tenait une charrette à bras à deux roues avec des ridelles. Un officier SS tourna autour, se pencha, mit sa main sous le plancher, et plus

fort qu'un prestigitateur, tombèrent à terre des pains, des patates et le clou du numéro un poulet tout plumé. Le tragique succéda au comique. Le kapo fût frappé à coups de cravache. Sur un ordre quatre SS accoururent ; chacun des détenus serait fouillé. J'assistais alors à un scène digne de Médrano. Des zébrés ayant du pain caché sous leurs vestes le passaient derrière eux. Ceux-ci les imitaient mais dans les derniers rangs, en fin de chaîne exactement, l'entente ne régnait plus. Dame, quand les SS seraient à leur hauteur ils paieraient l'addition. Aussi certains ne voulaient rien savoir et distribuaient des coups de pied à ceux qui insistaient. D'autre part des patates étaient cachées dans les jambes de caleçons longs dont le bas noué avec des ficelles entravait la restitution, la fermeture étant tenace. Tout ceci évidemment se passait dans les hurlements et les coups de matraques par une bousculade confuse, comique et tragique à la fois.

Rentrés au block nous touchâmes notre pain et une barre de margarine. Ce soir là les grandes parlottes se firent rares. Nous étions fourbus et fatigués. Dix minutes après la chambre retentit de sonores ronflements dignes d'une porcherie.

Les quatre jours suivants je bénéficiai d'une double chance. La première je coupai au commando rails, la seconde j'avais un travail tranquille consistant à trier de la ferraille et du bois ; comme un bonheur n'arrive jamais seul mon gardien SS de souche alsacienne, à ses dires, était rentré de force chez les SS. Il avait servi en FRANCE. Il préférait nos gauloises au "foin" qu'il fumait. Il fermerait les yeux sur mon travail mais attention je ne devais pas me faire surprendre à ne rien faire par un gradé. Travaillant très près du hall de la gare, je voyais les voyageurs qui attendaient leurs trains, et dans cette foule pas un sourire, pas un rire. Parmi les militaires je remarquai un bon pourcentage d'invalides : là il manquait un bras, ici une jambe et quelques-uns se déplaçaient avec des béquilles. J'avais une pioche qui me servait à casser des noyaux de pêche pour en extraire l'amande. Certains noyés dans l'huile de machine fusaient comme des balles au contact de la tête de mon outil.

En gare de MUNICH une locomotive sans tender, un tacot, manoeuvrait à allure réduite toute la journée. Nous la guettions impatients de savoir l'identité de son mécanicien. Si une grosse face rubiconde sortait de la petite fenêtre latérale nous avions une petite chance de ... fumer. Je m'explique. Un jour qu'il reculait avec deux wagons, sa cigarette à peine allumée, tomba sur la voie. La locomotive passée, un copain vif comme un écureuil s'en saisit, aspira et la figure réjouie, sortit avec délice des volutes de fumée. Il eût la bonté de me faire profiter de cette maladresse. Privé de tabac depuis deux mois le plus lentement possible je tirai sur le mégot, avalai la fumée que ma gorge apprécia avec volupté dans un bien-être total. Trente minutes après, une seconde cigarette tomba ; un moment perplexes, nous comprîmes qu'intentionnellement ce brave mécano agissait ainsi. A son passage nous le remerciâmes d'un signe de tête. Il était formellement interdit d'avoir un contact avec un civil. En cas de transgression, le fautif recevrait de retour au camp vingt coups de goumi. Pendant plusieurs jours il distribua plusieurs paquets de cigarettes, muet comme une tombe du haut de sa machine. Connais-sait-il l'existence des camps de concentration et ce qui s'y passait ?

Pour un bon nombre de déportés, le tabac passait avant la nourriture. J'ai vu des affamés se priver de leur moitié de pain jouant leur vie pour quelques cigarettes. A DACHAU j'ai pu mesurer la puissance infernale de cette drogue.

Dans nos wagons les SS fumaient. Nous les regardions avec envie et ils le savaient. Lorsque la cigarette allumée se transformait en mégot, SS et déportés s'observaient. Certains de mes compagnons avaient la même expression que le chien à jeûn qui assiste au repas de son maître. Ce spectacle me crispait au plus haut point et me tapait même sur les nerfs. L'homme perdant toute dignité était ravalé au rang d'un animal. Si le SS jetait son mégot par les portières ouvertes en riant de la déconvenue de ses prisonniers, cela me soulageait. Mais par jeu et pour se distraire il l'envoyait aussi dans un espace où plusieurs détenus avaient une petite chance de l'attraper : un peu comme le lancement d'une cacahuète dans une bande de singes au zoo de Vincennes. Le SS se tordait de rire tandis que l'heureux élu tirait deux ou trois bouffées à s'en brûler les lèvres.

Début décembre de grands changements eurent lieu à DACHAU : plus d'information ni de fanfare, l'appel se ferait désormais dans chaque block. Un dimanche après midi venant voir le foot, j'en fûs pour mes frais, les matchs étaient supprimés. Déçu je n'avais plus que la ressource de me promener dans la grande rue. C'est au coin d'un block qu'un inconnu, zébré Français, m'interpella : "tu es Français me dit-il ?" Amusé et lui montrant mon F je répondis : "tu es "miraud" non !" En riant il me demanda ma région d'origine. "Les VOSGES et toi ? Moi aussi, de quel coin ? RAON-l'ETAPE. Moi aussi." Je ne le connaissais pas du tout, par contre lui m'avait aperçu plusieurs fois en ville. Il avait été pris à cause de ce fameux drapeau tricolore hissé le 14 juillet à RAON. Le proverbe : il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas se justifiait ! Tout en marchant nous avons parlé de nos connaissances communes dont Jeannette et son frère Pierrot. Cet entretien nous fit du bien et nous remonta le moral. Ce compatriote s'appelait URBAIN, quelques années plus tard il se fit un nom dans les courses cyclistes amateurs de deuxième catégorie dans notre région.

Le lendemain à cinq heures du matin il pleuvait à seaux. Pour nous rendre à nos wagons, nous pataugions dans la boue et l'eau, au point que ceux qui avaient des semelles à courroies aux pieds les perdaient, engluées dans le marécage. Sur notre chemin se tenait dans l'obscurité une sentinelle SS dans sa guérite. Pour me protéger de la pluie j'avais décroché ma gamelle pour m'en faire un couvre-chef. Je ne sais pas encore par quel miracle ou par quelle ruse de corps, la sentinelle voulant me donner un grand coup de crosse dans les reins me loupa. J'avais eu "chaud". Cette journée fût maudite. Je n'échappai pas au transport des rails. La pluie devint glaciale et les mains collaient à la ferraille. Dans l'après midi, en glissant sur les traverses notre charge tomba cassant de nombreux pieds. J'étais exténué et transi. Ce n'est qu'une fois assis dans nos wagons que les membres se réchauffèrent mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Tous les trains avaient priorité sur nous : les voyageurs, les marchandises, les militaires, les prisonniers. Une fois prêts à partir des prisonniers de guerre Anglais arrivèrent à pied en chantant ; quelques uns avec un ballon de rugby sous le bras semblaient revenir d'un entraînement. Ils montèrent dans trois wagons et partirent avant nous. Ce soir là nous arrivâmes au camp à onze heures du soir : six heures de voyage pour parcourir une distance de vingt kilomètres. Le premier arrivé cassa la croûte à onze heures, le dernier le quatre centième, à minuit passé et le lendemain, comme d'habitude, le réveil à quatre heures nous attendait.

Ce matin-là, à la pointe du jour une belle gelée blanche nous surprit recouvrant le sol. La température avoisinait entre six et huit degrés. Les premiers grands froids arrivaient. Déjà à l'appel nous avions remarqué le change-

ment des conditions atmosphériques. Tandis que le gradé SS passait dans les rangs pour vérifier le nombre annoncé, le crâne rasé à l'air, le calot à la main, une petite bise sournoise nous coupait le bout des oreilles. Comme un fait exprès, le compte était faux, une erreur se glissant quelque part. Il fallut recompter les mille deux cents détenus et cela s'éternisait. Tout le monde sautillait sur place. Sous-alimentés, sans chaussettes, sans pull-over, je me demande encore comment nous avons tenu le coup. Il y a trois ans alors que j'approchais de la retraite il m'est arrivé en plein hiver de prendre mon travail le matin vers les quatre heures avec des températures assez basses. Nous attendions le car qui desservait notre usine, dans des abris aménagés. L'attente durait huit à dix minutes. Sur le dos outre des manteaux, de chaudes canadiennes au col de fourrure relevé habillaient les ouvriers, un gros cache-nez sous le menton protégeant la gorge ; quand aux pieds, de bonnes paires de bottillons fourrés les réchauffaient. Néanmoins j'entendais des phrases du genre de celle-ci : "salut René, tu parles si ça caille". C'était plus fort que moi, je pensais : bande de rigolos, plaît à Dieu que vous n'enduriez un seul des jours que j'ai vécu en hiver à DACHAU.

Le mardi, la température devint stationnaire. Toujours au transport des rails, je gelai surtout des mains. J'avais beau souffler dessus et les battre contre le haut de mes épaules elles étaient engourdis et violacées. Nos camarades sur la voie ayant un travail moins pénible furent encore plus malchanceux. Jugeant de leur faible rendement sur un ordre des gardes ils durent tomber la veste et continuer leur travail en chemise. Le procédé fût efficace : plus un paresseux : les pelles, les fourches, les pioches volaient. Gelés et frigorifiés toute la journée nous rentrâmes au camp. Arrivés de bonne heure nous étions presque joyeux mais une mauvaise nouvelle nous attendait. Des déportés étaient porteurs de poux. Après manger, entrant dans la chambre, nous nous aperçûmes que les paillasses et les sacs de couchage avaient disparu. Désormais nous devions dormir à même les planches. Au cours de l'après-midi j'avais trouvé un vieux crayon de papier mais à mine de qualité. Je l'avais enfoui prestement et précieusement au fond de ma poche. Dans la semaine j'avais surpris un Belge avec un beau canif. Ce soir là, j'allais le trouver ; je lui demandais d'avoir la gentillesse de bien vouloir me le prêter. Il consentit à condition que je reste à ses côtés.

Il faut vous dire qu'à DACHAU le vol s'élevait à hauteur d'institutions. On y trouvait les voleurs classiques qui usaient de leur force pour vous dévaliser mais également d'adroits pickpockets, des as, qui la nuit tombée vous faisaient les poches. Un Français une nuit se réveilla ayant froid. Il s'aperçut qu'on lui avait fauché son pantalon dans son sommeil. Il n'avait absolument rien senti. Le camp parlait un langage particulier, un genre d'espéranto où se mêlaient l'allemand, le sabir et le petit nègre. Notre langue si appréciée dans le monde y avait sa place légitime. Un colis s'appelait "paquette", voler était traduit par "organizir" et le fin du fin : "tu es un voleur" par "dou comme ci comme ça" sensationnel non ? Dite par une bouche ukrainienne vous en appréciez toute la saveur... Poussés par la faim, les petits voleurs amateurs pullulaient dans les blocks. Plus dangereux était le contact avec les triangles verts véritables professionnels du crime, bandits, souteneurs, assassins ayant du sang sur les mains, que nous autres politiques évitions de rencontrer.

Mon Belge consentant, je ressortis en vitesse de la chambre car en entrant j'avais repéré près despoubelles des cartons genre boîtes à chaussures.

Ils étaient encore là. Je raflais le meilleur et montait au galop chez le "bouffeur" de frites. Grâce à sa complaisance j'obtins trente deux petits rectangles. Une idée géniale avait trotté dans ma tête. A l'aide de mon crayon nous aurions dimanche un jeu de belote tout neuf. Il fût bel et bien réalisé. Certes les figurines étaient bien grossières et au début il fallait regarder en deux fois avant de jeter sa carte mais après un quart d'heure de jeu tout le monde était dans la course. Nous en avons fait de ces parties jusqu'au jour où sans motif le chef de chambre me les confisqua pour les déchirer en deux. Je récupérai les moitiés, essayait de jouer avec, mais rien à faire.

Nous avions eu la douleur, nous Vosgiens, de perdre notre regretté camarade PY. Vu son grand âge il ne partait pas en commando de travail mais faisait le préposé au lavabos. Lui, ancien colonel, s'occupait spécialement des cuvettes en émail des WC au nombre de vingt pour huit cents détenus. Se mettant à genoux il frottait avec un chiffon l'intérieur, ceci pour un "rabe" de soupe. Quelle déchéance !

On alignait les morts sur le trottoir de la chambre I nus, avec une étiquette à l'orteil portant le numéro de matricule. Un zébré polonais passait une tenaille à la main, ouvrait les bouches pour extraire les dents de métal qu'il enfouissait dans un petit sac coulissant, pendu à sa ceinture. Dans la soirée une plate-forme à pneus, tirée par des zébrés munis de harnais, faisait le tour des blocks chargeant les cadavres comme des sacs de blés.

Après Monsieur PY la seconde grande personnalité de MOUSSEY se nommait Monsieur CARR. Directeur Général des usines LAEDRICH. A la chambre II journallement en contact avec un noyau de ses anciens ouvriers, certains idiots lui donnaient, ici, du "Monsieur le Directeur" grand comme le bras.

Nous étions dimanche, la journée débutait bien ; un inconnu m'avait remis de la part de l'infirmier du block 9 un quart de boule de pain. J'en avais mangé une moitié me réservant l'autre pour le dessert après la soupe. La bonne soupe aux grains supprimée à notre grand regret, une soupe de betteraves légère la remplaçait. Elle se composait de liquide dans lequel apprenaient à nager quelques côtes appelées communément "crâches" chez nous. La distribution de cette soupe était capitale. A l'ouverture d'un bouteillon Daille-Daille la remuait à la louche énergiquement. Les premiers servis avaient une soupe potable qui au milieu du bouteillon perdait sensiblement de sa qualité pour finir en lave boyaux quand la louche râclait le fond du récipient.

Je savais approximativement combien de gamelles contenait un bouteillon ; je ne prenais place dans la file d'attente qu'après avoir compté soigneusement mes prédécesseurs de manière qu'une fois arrivé devant Daille-Daille, il me servirait le haut d'un bouteillon nouveau. Dans la queue formée Monsieur CARR me précédait. Après avoir avancé à petits pas nous arrivâmes près du distributeur, quatre déportés nous en séparant. L'ustensile très incliné indiquait sa fin mais Daille-Daille servait toujours. "Merde" me dis-je, tu as calculé ton coup trop juste. Mais je n'étais pas le seul petit malin, Monsieur CARR dût se faire la même réflexion et dans le doute il préféra quitter sa place pour se remettre au bout de la file. Il ne pût mettre son plan à exécution car d'une main solide je l'avais agrippé par derrière au "colback" en lui intimant l'ordre d'avancer. Il ne broncha pas. Pour moi il n'y avait pas plus de Monsieur CARR que du beurre au fond de ma gamelle, il n'était qu'un matricule. Arrivé

devant Daille-Daille il eût un temps d'hésitation en remuant sa louche puis fit signe d'apporter un nouveau bouteillon que je vis ouvrir avec plaisir en mon honneur. Cette scène n'avait pas échappé à nos "pays" et j'entendis chuchoter : "tu as vu Loulou !" dit d'un ton comme si je venais de commettre un crime de lèse-majesté. Par la suite il me sembla que j'avais pris du poids et de la considération auprès d'eux . A DACHAU, seule primait la force.

L'après midi mes pas me guidèrent dans les blocks d'anciens que je n'avais jamais approchés. Ils formaient le quartier résidentiel des "Musulmans". A cette époque ils avaient encore très bonne mine malgré plusieurs années de détention. Il faut dire que les Allemands détenus bénéficiaient de colis familiaux. De plus l'ancienneté leur avait ouvert les meilleurs commandos et les planques. Un fort contingent vaquait aux cuisines, à l'infirmerie et dans les bâtiments de l'administration du camp.

Contrairement aux nôtres, leurs chambres étaient chauffées ; je voyais de la fumée s'échapper des cheminées. Des commandos devaient les ravitailler en bois. Les chambres avaient des rideaux. Jetant discrètement un oeil j'allais de surprise en surprise. La cigarette à la bouche, un détenu mettait du beurre sur de beaux petits pains dorés tandis qu'un autre faisait griller une petite saucisse. Je longuai le mur et m'arrêtai net devant une fenêtre à peine entr'ouverte ; une odeur merveilleuse, indescriptible me chatouillait les narines en me faisant déglutir ma salive. Non je ne rêvais pas, j'avais bien les yeux ouverts ; des crêpes avec des quartiers de pomme tiédissaient doucement, parsemées de sucre en poudre et gardées par un grand demi de bière au col mousseux.

Dans notre block nous commençons à mourir de faim et d'épuisement. Ecoeuré par la vue de toutes ces bonnes choses qui me mettaient au supplice, je m'enfuyais.

Dans la grande rue je tombai sur un copain et lui racontait tout. " As-tu déjà été à la chambre II du 27 me demanda-t-il à brûle pourpoint ? " " Non pourquoi ? " lui dis-je. Suis moi tu auras une belle surprise. Je lui emboîtait le pas. Au lieu fixé, bien que les fenêtres soient fermées, j'entendis des variations en sourdine produites par un accordéon. Le seuil de l'entrée franchi, de suite je vis l'instrumentiste, jambes pendantes dans le vide et assis au troisième lit. Il jouait devant un parterre de déportés Français des chansons de notre pays. Dans la chambre on fredonnait ; certains refrains étaient repris en chœur dans une folle gaieté. Nous eûmes droit à la célèbre Lili Marleen. L'accordéoniste était un Belge de mon âge, un inconnu. Plus tard il se fit un nom et une place au soleil. Champion du monde de l'accordéon. Disques d'or, vedette du music-hall et de la télévision, vous le connaissez tous, j'ai nommé André VERCHUREN.

La semaine suivante fût toute aussi froide. En vingt jours notre commando était devenu famélique et squelettique. Je n'avais pas un pouce de graisse sous la peau. Néanmoins lors de notre toilette aux lavabos parmi les torsos nus j'avais encore très bonne allure. J'étais parmi les costauds. Il y avait de pauvres bougres dont les côtes saillaient à en faire craquer la peau. Combien de temps tiendraient-ils ?

Une nuit la gare de MUNICH fût de nouveau bombardée. Dans nos lits nous étions heureux ainsi que les "Ruskis" qui criaient : "paquette, paquette".

Nous le fûmes plus encore le lendemain matin en constatant les dégâts importants. Le travail ne nous manquerait pas mais nous nous en moquions. La journée fût bonne car une alerte : "grosse alarme", nous fît plonger, gardes en tête dans les caves d'un grand bâtiment.

Le samedi matin, dernier jour de travail, surprise, l'appel se fît dans la neige qui était tombé toute la nuit. J'avais les lèvres gercées mais je souffrais surtout de crevasses aux pieds. La nuit le sang se coagulait en croûte, lorsque je posais les pieds à terre je gémissais. Les premiers pas étaient très pénibles et douloureux. En cours de route les crevasses craquaient, s'ouvraient et mon mal devenait plus supportable. Parfois le soir avec le morceau de pain, je touchai une petite barre de margarine synthétique. J'en mettais une moitié de côté ; une fois mon casse-croûte terminé, je badigeonnais mes crevasses avec cette supposée matière grasse. Pendant quelques années, après mon retour en FRANCE, elles sont revenues chaque hiver, pas si profondes bien sûr ; avec l'aide d'une pommade, du "snofire" elles guérissaient rapidement.

Le lendemain dimanche, le repos salutaire nous remît un peu de nos fatigues. A l'appel du soir, la neige se remit à tomber. Elle fondait sur nos crânes et l'eau ruisselait sur nos visages. L'appel s'éternisait, nous battions le record des comptages. Le garde SS devenait fou furieux. Tous les dix rangs pour marquer la centaine, il distribuait un coup de poing. De gros flocons voligeaient. Au garde-à-vous et calot à la main nous restâmes deux heures trente en attente. Nous fûmes enfin délivrés de ce calvaire. Plus tard nous apprîmes qu'il nous manquait un détenu. Il fût retrouvé grâce au matricule. Ayant perdu la raison il s'était fourvoyé au block 25. Il a dû passer un mauvais quart d'heure ; quand à nous, nous l'aurions volontiers étranglé.

Le lundi le temps changea. Les pieds dans la neige, un froid vif et pénétrant nous faisait frissonner. L'appel fût fait en présence d'un nouveau SS un vieux sous-officier que nous gardâmes par la suite assez longtemps. Il fût bâclé en dix minutes, record battu et de loin à la satisfaction de tous. Il prenait pour exact le chiffre annoncé par le chef de block, à ses yeux une vérification ne s'imposait pas. Bien sûr lui aussi était quitte de se geler dehors. Il contribua, peut-être le savait-il, à sauver de nombreuses vies humaines. Jamais je ne l'ai vu faire un geste de violence. La situation se dégradait terriblement en ALLEMAGNE et ceci expliquait peut-être cela. Nous avions un bourreau à face humaine. A notre libération il y eût des règlements de compte. Encore aujourd'hui je souhaite de tout coeur qu'il s'en soit bien sorti.

Dans la semaine le commando partit sans moi. Je me rendis au revier pour mon insuflation. Ce fût la seconde et la dernière mais je n'en savais rien. Tout se passa normalement ; mon ami bordelais me communiqua les dernières nouvelles car dans les blocks d'infirmierie toute information se colportait. M'ayant donné un quart de boule, il me proposa une verre de bière. Je n'avais pas soif mais j'acceptai. Après plusieurs minutes il revînt un bock à la main, bien mousseux. Je trempai mes lèvres et dégustai un nectar dont je n'ai jamais retrouvé l'équivalent. Pourtant ce n'était qu'une simple "bibine" de camp. Pendant huit mois ce fût la seule entorse à mon régime d'eau.

Revenu à la chambre II du 25 je me reposai dans mon lit toute la journée mais le soir contrairement à la première fois je dus assister à l'appel.

Nous approchions de la Noël ; une nouvelle sensationnelle éclata dans tout le camp faisant l'effet d'une bombe. Des colis de la Croix Rouge étaient arrivés pour tous les Français. Les plus anciens Français de DACHAU n'avait jamais rien reçu. C'était un bobard de plus et Dieu sait si nous en entendions ! Les Russes sont ici, les Américains là, nous serions chez nous à Noël et j'en passe...

Un soir alors que nous rentrions exténués et morts de fatigue on pria les Français de se mettre en rang à part et d'entrer les premiers. Miracle ! Les yeux nous sortaient de la tête. De jolis petits colis, bien alignés, tous identiques, plus précieux que des lingots d'or, nous attendaient. Le premier Français servi ouvrit le sien en tremblant et à mesure de sa découverte il énumérait sa richesse inestimable : un kilogramme de sucre, des biscuits, deux paquets de cigarettes, des pâtes de fruit et surprenant une demi livre de café en grain. Inutile de vous dire que le soir là ce fût la fête, nous nous sommes tous endormis comme des enfants avec leurs cadeaux de Noël dans les bras.

Deux jours après le commando de MUNICH fût supprimé ; nous étions tous consignés au block 25. Nous passions notre temps dehors dans la strass. Il faisait toujours froid. Les lavabos nous étaient ouverts mais interdiction d'y stationner. Comme la température était peu clémente, ils ne désemplissaient pas. Parfois un troupeau de zébrés se ruait dans la rue. Les "stuediensts" à coup de balai et de seaux d'eau les avaient éjectés. C'est là que le soir, après le casse-croûte, se faisait le troc. Avec des cigarettes en poche on vous proposait de la soupe, des patates, du saucisson. Avec la moitié du colis vous pouviez avoir un chaud pull-over. Mais le marché du siècle à DACHAU fût celui du café. Pensez-vous voilà des années que les "schpountz" se tapaient leur ersatz et devant leur nez se promenait du vrai café valant un prix d'or. Illusion, car les Français n'ayant ni feu ni flammes étaient coincés : il fallait le sucer ou faire des chapelets. Forcément ils devaient s'en défaire. Tout le camp était dans la combine : caïds du camp, kapos, SS sans compter les intermédiaires qui prendraient leur bénéfice. Dans le troc le déporté était toujours lésé et grand perdant. Des camarades avaient échangé leurs alliances en or contre une boule de pain. Je possédais une bague en argent de peu de valeur dont mes initiales étaient gravées, entrelacées. Normalement j'avais un mal fou de la retirer même avec du savon mais maintenant je l'enlevais le plus facilement du monde. J'avais preneur de mon petit bijou en échange de quelques patates. Malgré la faim qui me collait aux tripes je ne m'ensuis jamais séparé y attachant une grande valeur sentimentale. Des bagnes nazis avec de la chance, je l'avoue, j'ai ramené mes os et ma bague.

Les premiers paquets de café furent cédés pour deux gamelles de soupe puis les cours montèrent pour rester stationnaires et officiels : une demi livre de café pour une boule de pain. Je pensai : plutôt sucer mon café, grain par grain que de conclure un tel marché.

Ces colis avaient fait bien des envieux parmi les autres nationalités. Poussés par la faim et la tentation, les étrangers, Polonais et Russes en tête, attaquèrent et dévalisèrent les plus faibles parmi nous dans la strass. La chambre n'était pas un endroit plus garanti. Un Français passait, son colis sous le bras, entre les lits ; la lumière s'éteignait, les fusibles otés par un guetteur. Dans le noir éclatait une bagarre avec des jurons gueulés en français. Très courte était la panne d'électricité, juste le temps d'en parler, mais amplement suffisante pour que le colis soit volatilisés tandis qu'en contrepartie son propriétaire avait reçu un magnifique coquard en guise de carte de visite.

C'est au 25 que nous eûmes nos meilleurs westerns, des vrais sans truquage. Constatment, jour et nuit, il ne fallait pas quitter de l'oeil une seconde son colis ; comme toujours le comique s'en mêla. Après bien des palabres et des tractations, un de chez nous obtint une magnifique boîte de saumon pour un paquet de gauloises. Le marché s'était réalisé dans la demi obscurité des lavabos, les ampoules électriques étant peintes en bleu. Donc notre Vosgien se frottait les mains de satisfaction, il avait amené son affaire à bien, un Juif ne se serait pas mieux débrouillé. Il en tomba de haut quand ouvrant sa boîte il constata qu'elle ne contenait que du sable. Le couvercle avait été habilement ressoudé.

Juste avant Noël eurent lieu les derniers transports. Le block 25 devait fournir quatre cents détenus. L'officier SS accompagné des interprètes demandait pour la première fois des volontaires qui travailleraient dans une fabrique de conserves. Marcel SELLE et d'autres amis me pressèrent pour partir avec eux. Je refusai ; après une poignée de mains j'eus le coeur gros à leur départ, leurs colis sous le bras, heureux de quitter ce camp de misère pour des lieux plus hospitaliers.

Après guerre, je revis Marcel. Loin d'arriver en terre promise, la HAUTE SILESIE l'employa tout l'hiver dans une tourbière pour extraire le précieux combustible : drôle d'usine de conserves !

Un matin d'appel, au cri : "d'entreten", j'avais la flemme et contrairement à mes habitudes je décidai de sortir un des derniers car il faut du temps pour que quatre cents personnes franchissent une porte. Je flânai donc dans mon lit quand un stubedienst grimpa et me donna un coup de goumi dans les jambes. Je me dressai et lui montrai le poing. Me jugeant il trouva plus sage de déguerpir ; je croyais l'incident clos. Mais pas du tout, après l'appel, je le revis accompagné du chef de chambre. Je dus les suivre à la chambre I. Après explication, deux zébrés Polonais m'empoignèrent chacun par un bras, m'immobilisant contre un mur. Mon stubedienst qui m'arrivait au menton me décocha une volée de coups de poing dont un me fendit la lèvre supérieure. Puis apercevant ma bague, il tenta de me l'enlever pour se l'approprier. A cette minute le "schreiber" entra. Le secrétaire d'un block représentait la grande éminence grise. Il ne commandait personne mais il était plus important que le chef de block lui-même. Lors des transports il établissait la liste des partants. Ainsi s'il avait des ennemis, car dans la hiérarchie on "s'entredévorerait" aussi, il pouvait s'en débarrasser à jamais en les expédiant dans d'autres camps. Par contre il protégeait un ami en changeant les matricules. L'officier SS ne cherchait à comprendre qu'une chose essentielle : avoir son compte de détenus pour son transport.

Notre schreiber Polonais, parlait correctement notre langue, ancien Dominicain paraît-il ! En français il me demanda ce qui se passait. Je lui répondis que ma bague, souvenir de ma mère, faisait des convoitises. Réglementairement le déporté ne devait posséder aucun bijou, devant tout remettre à son arrivée au camp, Malgré les fouilles, divers bijoux passèrent au travers. Il donna des ordres en allemand ; on me laissa tranquille. Tout en le remerciant je pus regagner la strass. Ce fût ma première "dérouille".

Pour nous déportés, Noël fût un jour inoubliable et le Noël le plus marquant de ma vie. Il n'y aurait aucun appel. Toute la journée nous avions la

permission de garder la chambre. Pour la première fois, sauf alerte, nous pourrions veiller, l'extinction des feux étant fixée à onze heures du soir. Le menu fût extraordinaire : à midi une soupe de carottes, des pommes de terre et une petite louche de goulache, sauce à la farine avec des miettes de viande. Le soir en plus du casse-croûte, des friandises ; pour le réveillon nous avions donc : un quart de boule, une tranche de saucisse, une cuillère à soupe de fromage blanc fait avec de la poudre et de l'eau, une cuillère à café de confiture de betterave et un petit carré de miel synthétique. Je vous le redis : inoubliable.

Toutes ces bonnes choses englouties, les chants furent permis mais donnés par chaque nationalité à tour de rôle. Les Russes et les Français se taillèrent un beau succès mais sans conteste la palme revint aux Italiens. Nous n'étions séparés d'eux que par l'allée ; juste en face de mon lit couchait un chanteur célèbre de leur pays si ce n'est une vedette internationale. D'une voix magnifique il chanta les couplets ; au refrain les choeurs à plusieurs voix étaient très beaux. Pour le titre j'hésite entre : les fleurs de la montagne ou la montagne en fleurs. Cette chanson populaire je ne la connaissais pas mais aujourd'hui je puis vous la fredonner sans hésitation. Enthousiasmé je pris mon calot et déposai deux cigarettes puis le tendis à Jacques et aux voisins. Je dégringolai de mon lit et fis un tour dans les lits du bas. Pour plus de quatre vingts Français ma quête se montait à une quarantaine de cigarettes. Il n'y avait pas de quoi pavoiser. Naïvement j'avais escompté une pipe par bonhomme en ce jour de cadeaux. Je remis son cachet au chanteur, certainement le plus petit de sa carrière. Il me remercia chaleureusement d'une voix émue. Par l'intermédiaire d'un de ses amis parlant français, je lui demandai une petite faveur qui me ferait grand plaisir : qu'il rechanta la chanson. Il acquiesça. Les cigarettes furent partagées plus ou moins équitablement il est vrai. Les uns eurent une cigarette entière, d'autres une demi et ma foi le reste malheureusement "passa devant la vitrine". C'est dans la tabagie et pour la seconde fois que le clan italien entonna avec vigueur et fierté cette belle chanson qui m'avait tant plu.

Trois jours plus tard, en pleine distribution de la soupe de midi, l'officier SS, l'air furieux et vindicatif, entra en coup de vent dans la chambre. D'après le ton, l'heure n'était pas à la plaisanterie. Les caïds de la carrée courbaient le dos et devaient être dans leurs petits souliers.

Dans chaque chambre, dans un angle, une place était réservée aux chefs. leur PC et leur dortoir. Ce lieu privilégié masqué par des couvertures ou des tentures échappait ainsi aux regards indiscrets. De notoriété, dans certaines de ces alcôves on pouvait trouver de petits "mignons" Polonais ou Russes âgés de douze à quatorze ans faisant fonction de maîtresses.

L'officier SS fonça dans ce domaine sacré : presque de suite il en ressortit avec un seau intact de confiture à chaque bras. Les caïds avaient détourné de la nourriture à nos dépens pour leur profit. Vous pensez bien qu'ils furent rossés d'importance, embarqués à la chambre I pour partir ensuite pour une destination inconnue. Jamais on ne sut le nom du dénonciateur. Dans l'après midi arrivèrent leurs remplaçants. Dès le soir nous avions compris que nous n'avions pas gagné au change, bien au contraire. Nous avions des voleurs certes mais eux nous laissaient en paix.